

12

Février 1890

L'ÉTOILE

Revue mensuelle

KABBALE MESSIANIQUE

SOCIALISME CHRÉTIEN. — SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Fondateur : Alber JHOUNEY

L'abbé ROCA, rédacteur en chef

Directeur : René CAILLIÉ

Prix du Numéro : 60 centimes

ABONNEMENTS

France

Un an. . . . . . 7 francs. | Six mois . . . . . 4 francs.

Étranger

Un an. . . . . . 8 francs. | Six mois . . . . . 5 francs.

Les abonnements se paient d'avance et courent à partir du 1er Mars *et du* 1er Septembre *de chaque année et doivent être adressés*

A Monsieur René CAILLIÉ

AVIGNON (Vaucluse)

Les abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de Bons de recouvrements postaux *avec un surcroît de 50 centimes pour les faux frais.*

NUMÉRO 12 DE FÉVRIER 1890

Sommaire

Direction et administration de l'ÉTOILE

RENÉ CAILLIÉ

AVIGNON (Vaucluse)

1re Année. N° 12 Février 1890.

L'ÉTOILE



L'ÉTOILE DU MESSIE

A Mme Augustine de Hauteluce.

Oiseau d'or je planais guidant les rois en marche,
A mon vol d'astre, vers l'Enfant miraculeux,
Douce comme apparut la Colombe de l'arche,
Et de l'aile baisant la Nuit sur ses yeux bleus.

J'étais aussi le lis ardent qu'offre en hommage
La main du ciel au nouveau-né frais comme fleur.
Le ciel en ses présents a devancé le Mage,
Et j'ai cru la première au Verbe de douleur.

J'étais la Larme d'or, lente, profonde, unique
De l'œil de l'Éternel glissant au grave soir,
Pleurant dès le berceau la croix messianique,
Larme d'amour terrible et d'infini devoir.

Et les Mages mitrés qui dans les plis des dunes,
Portés par deux chameaux et par un éléphant,
Cuirassés de rubis sous leurs simarres brunes,
Ombrageaient le désert de leur songe savant,

Pris d'une émotion déjà chrétienne et tendre,
Et devinant la tristesse d'un grand adieu,
Méditaient, regardaient vers Bethléem descendre
Sur la face des nuits le pleur brûlant de Dieu.

∴

Mais je ne restai pas que le signe d'une heure;
Symbole, prototype, exemplaire intégral,
Je suis l'homme et le Christ et ma forme demeure
Et dans la chair confuse imprime un Idéal.

Mes cinq rayons ont fait les membres et la tête
De tous ceux qui le long des siècles ont vécu.
Mon signe renversé jette l'homme à la bête,
Le front en bas, les pieds en haut, l'esprit vaincu.

Je suis l'âme régnant sur le corps magnifique
Et debout; mais je suis l'effrénement du corps
Retourné, qui contraint la bouche maléfique
A mâcher sur le sol la fange des remords.

Je suis la liberté sacrée ou la révolte
Despotique, l'informe Enfer ou la Beauté,
Le soleil qui mûrit la fièvre ou la récolte,
Le mystère du mal et de la volonté.

J'entraîne un tiers des cieux quand je tombe aux abîmes,
Je sauve tout l'Enfer quand je remonte au Ciel.
Madeleine c'est moi, les fautes magnanimes
Des égarés d'amour qui froissent le réel,

C'est moi — je bondis avec l'âme exaspérée
Qui cherche l'Absolu dans le crime impuissant,
J'aime l'audace noble et le doute qui crée,
La soif des yeux, le cri du cœur, les pieds en sang.

NOTE. On peut lire à la page 7 du n° 1 et à la page 1re du n° 2 de cette REVUE l'explication de la figure placée à la tête de ce feuillet; c'est un Pantacle qu'on appelle Étoile Flamboyante ou Pentagramme.

Attaché sur la croix Jésus à lui m'enchaîne,
Et ma lueur s'éteint quand son front affaissé
Pend comme un bloc de jaspe au col froid qu'il entraîne;
Je jaillis, éclatante, du tombeau brisé !

Je suis l'homme qui pèche ou qui se divinise
Et je suis Dieu crucifié, ressuscité.
Du Verbe et de la chair l'Étoile symbolise
La chute ou la grandeur et contient l'unité.

Moi qui fus tour à tour le Christ et le rebelle,
Je me lève aujourd'hui pour les unir en moi.
Dans la réalité le mystère se scelle,
La sagesse divine étreint science et foi.

Je veux la liberté soumise d'elle-même
A l'amour rédempteur qui la sait pénétrer,
Une religion pure et digne qu'on aime,
Où le vrai ne s'énerve au charme d'adorer,

Un Dieu franc comme un juste et baigné de lumière,
Et des fidèles bons tels que la vérité,
Le miracle facile à tous par la prière,
Un sublime de vie et de sincérité.

∴

Le grand embrassement nous promet tous les autres.
L'homme et Dieu confondus, rien ne saurait haïr;
Tous les bonheurs seront les candides Apôtres
De la communion qui ne peut pas finir.

Je veux tout accorder en Dieu, moi, l'Astre calme,
Le rêve et le savoir, les vivants et la mort,
L'épouse et le loyal époux; la sainte palme
Et le lilas léger qui flotte aux boucles d'or.

J'annonce le repos, l'aurore sabbathique,
La grande paix, la fin des luttes, la splendeur,
L'avenir souriant plein de la force antique,
La grâce dans la redoutable profondeur.

La main morte et la main vivante se reprennent.
Les amis, libérés de leur sépulcre étroit,
Comme au printemps les hirondelles s'en reviennent,
Parlent au cœur où rit le printemps de la foi.

Et le soir, quand le pin rouge et noir des collines
Semble, au couchant, la mort et l'immortel désir,
Une voix nous calme en limpidités câlines,
Une étreinte d'en haut frémit à nous saisir.

L'homme est plein de pitié, la femme de courage,
Et, malgré l'heure des vices antichrétiens,
L'angélique union renaît au mariage,
Dont l'impalpable seul trame les blancs liens.

Pendant que le péché sur la chair limitée
Sans beauté, sans espoir et bientôt sans plaisir
Use en derniers néants sa bassesse irritée,
L'amour transfiguré le regarde mourir.

∴

Bientôt le travailleur aura comme un bon Ange
Son âme à ses côtés, visible, et l'exhortant,
Et, sans plus souhaiter qu'un échafaud le venge,
Il respirera le Paradis palpitant.

Le mauvais riche, l'engloutisseur imbécile
Entrant dans l'atelier croira voir le Sauveur
De ses pieds lumineux fouler l'or inutile
Et forger la justice ou tisser le bonheur.

Quelle victoire quand les mines enfumées
Feront sortir au jour par couples glorieux
L'homme et l'ange et fleurir d'éclatantes armées
Comme si de la terre avaient jailli des cieux !

Vous qui voulez la force, allez jusqu'à votre âme
Et vous verrez ! Soyez l'esprit avant la chair.
Ne dites pas : l'homme est un ventre qui s'affame.
Dites : l'homme est un Verbe ; il meut la grande mer,

Il est la volonté qui brasse la matière.
Mais le cœur libre doit, pour battre tout-puissant,
Sans contrainte adorer la Loi vierge et première,
Le Juste universel que la douleur pressent;

Et voilà tout ! Et, moi, l'Etoile, je m'embrase
Et je sens, au vif de mon éclair rajeuni,
Quelque chose de pur germer de mon extase,
S'ouvrir et doucement devenir infini.

Je contemple au loin d'incorruptibles Pensées
Qui dansent gravement sur un mont radieux,
Le visage en dehors et les mains enlacées
Comme dansaient jadis les épouses des Dieux.

Ronde des Vérités au délicat Visage,
Couronnant l'Idéal de leur rythme animé,
Hautes dans la fraîcheur de leur beauté sauvage,
Et du rayonnement qu'émeut le bien-aimé.

Pourtant la vision s'efface, et les déesses;
La planète se fond dans le suave éther.
Voici de plus inaltérables allégresses,
Un rythme plus subtil, un feu vivace et clair,

L'Ame sans borne, l'Indicible se dévoile,
L'abîme chaste et le silencieux réveil;
L'espace illimité brûle comme un soleil,
L'Être immense n'est plus qu'une éternelle Étoile.

Alber JHOUNEY.

SERVICE DE PROPAGANDE

Aux Apôtres de l'Esprit nouveau

*Notre revue de l'*Etoile*, en favorisant comme elle le fait l'action occulte du Saint-Esprit dans la Chrétienté tout entière, commence à éveiller dans bien des âmes la* Foi *nouvelle, l'*Espérance *nouvelle et la* Charité *nouvelle qui sont appelées à remplacer les vieilles vertus théologales de ce nom.*

Il se fait un Renouveau *général. L'inspiration abonde. Des pressentiments magnifiques se font jour. Les temps prédits par Joël sont venus. Le cénacle de Jérusalem s'est élargi ; il embrasse aujourd'hui toute la Terre, et les prodiges qui s'accomplirent autrefois dans le cœur et sur la tête des apôtres, lors de la des-*

cente du Saint-Esprit, vont éclater dans la poitrine et sur le front d'une infinité d'élus. La race des Prophètes et des Evangélistes n'est pas éteinte, et, plus que jamais, on peut s'écrier avec Joël : « Terre ! égaie-toi et te réjouis ; l'Eternel va faire en toi de grandes choses. »

Debout ! les Missionnés des temps nouveaux !

Il ne se passe pas de jour où nous ne recevions des témoignages frappants de l'éclosion religieuse et sociale qui s'accomplit de nos jours. Des articles remarquables nous sont adressés de tous les points de la France, avec prière de vouloir bien les insérer. Mais comment accéder à toutes ces demandes ? Nous voudrions bien, et ce serait le comble de nos vœux, que l'Etoile *pût servir d'organe public à cette merveilleuse idéalité ; mais il nous faudrait alors compliquer son format, il nous faudrait grandement augmenter nos frais. Nos ressources ne nous le permettent pas. Il faut penser que cette* Revue *n'a pu se créer et ne peut marcher que grâce à son généreux fondateur. Sa Direction et sa Rédaction sont entièrement gratuites. En un mot, c'est une œuvre de dévouement, dans la plus large et la plus complète acception du mot.*

« Quod gratis accepistis, gratis date, » *dit saint Matthieu* (X, 8). *Aussi voudrions-nous, sans augmenter le prix de la* Revue, *faire profiter tous nos abonnés d'une aussi bonne aubaine, et, en même temps, faciliter aux penseurs la mise au jour de leurs idées et de leurs projets. C'est pourquoi nous offrons nos services de Propagande à tout écrivain, à tout apôtre, à tout évangéliste qui, pressé par sa conscience de publier ses aspirations, est à la recherche d'un organe qui veuille bien se mettre à sa disposition. Trois conditions seulement seront à remplir; il faudra : 1° que le manuscrit présenté soit accepté par le* Comité de l'Etoile; *2° il faudra que son auteur s'engage à en payer les frais d'impression et d'expédition, et cela au simple prix de re... établi par l'imprimeur lui-même : ce prix est de 5 fr. par page de supplément; 3° la Rédaction aura toujours le droit d'annoter les Manuscrits publiés.*

Ainsi sera écarté tout soupçon d'exploitation.

L'ÉTOILE.

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Communion des Ames

Le 20 janvier 1890.

Nous remercions ardemment tous ceux qui, le 10 janvier, se sont unis à nous par la prière et les fluides spirituels. Nous devons à cette grande communion la plus pure joie et les plus précieuses inspirations.

Nous en sommes convaincus : Les phénomènes spirituels vont passer à leur phase *fraternelle collective*, pour être à la fois *plus puissants* et *plus bienfaisants*. Ces vastes unions d'âmes seront le culte vivant, initiatique de l'avenir.

Pour le mois de *février*, le jour indiqué est le 20, de *midi au soir*.

Je rappelle le triple but de l'acte de foi :

1° Elever à Dieu solidairement tous ceux qui y participeront ;

2° Attirer d'en haut les influences d'Esprits supérieurs ;

3° Unir à distance par les fluides spirituels, aider mutuellement dans leurs efforts vers la lumière tous les coopérants à la prière collective.

ALBER JHOUNEY.



KABBALE MESSIANIQUE

LUMIÈRE

La Trinité dans la science antique

EVOCATIONS

La lumière astrale où s'opèrent les visions se partage en trois, d'après la Triade Néphesh, Ruach, Neschamah.

La lumière astrale inférieure est celle où surgissent les hallucinations communes, les apparitions aux formes paradoxales et incohérentes.

La lumière médiane, celle de Ruach, est tout simplement *le milieu de notre pensée*.

Il est ridicule à la psychologie matérialiste de renfermer dans les cellules du cerveau le monde chatoyant et si vaste de l'imagination.

En fait, les images qui donnent un corps à la pensée ne doivent pas être conçues comme enfermées dans le cerveau, pas plus que le monde extérieur n'est conçu comme enfermé dans les étroites limites du globe oculaire.

Le cerveau est comme *un œil plus grand* doué de sensibilités plus variées, une hiérarchie supérieure où les différentes facultés jouent le rôle que les différentes couleurs perceptibles jouent dans le sens de la vue.

Par *cet œil* la pensée unique, le principe spirituel et personnel s'approprie une étendue plus ou moins ample de lumière colorée et mobile qui lui réfléchit, comme un souple miroir vivant, tout ce qu'il conçoit ; et c'est par une répercussion du choc nerveux dans la lumière que la sensation devient perception. Mais ce milieu qui, dans l'état ordinaire, ne s'ouvre qu'aux reflets de la pensée peut dans certains cas, par l'extase ou l'émotion, s'ouvrir directement soit à la lumière du monde divin, à la Neschamah astrale, soit aux reflets des autres hommes ou des autres esprits ; soit à l'astrale Néphesh. De là des visions diverses, les unes pures et révélatrices, celles qui descendent de l'Aour Neschamatique, les autres conformes à l'être qui nous les communique, vraies s'il pense vrai et fausses s'il pense faux, les dernières obscures et instinctives.

Les visions peuvent être, de plus, *volontaires* ou *involontaires*.

Dans les visions volontaires, les visions d'Initié, notre personnalité remplit l'office *de Kéther*, notre volonté fouillant dans la lumière *celui de Chocmah*, et le retour à nous de la lumière chargée d'images *celui de Binah*.

Mais il faut craindre de prendre l'inférieur pour le supérieur, l'hallucination pour l'extase et de tomber au dessous de Néphesh, dans l'animalité astrale, en voulant s'élever jusqu'à Neschamah.

Les êtres spirituels ne sauraient tous s'imposer comme bons à notre confiance.

Les tentations de meurtre, les obsessions d'amours invisibles et perverses, tous les crimes astraux menacent d'anéantir l'imprudent après l'avoir dégradé.

Le plus sûr est donc la prière. *Passif devant Dieu seul et la loi morale, actif contre toute autre force*, le Mage attend que le Père Céleste daigne l'éclairer et ne demande rien au Serpent.

La Trinité dans la science moderne

Je ne prétends pas qu'on retrouve dans la Kabbale les détails accumulés par nos sciences contemporaines.

Mais on y admire quelques hautes lois simples qu'elle impose aux puissances morales et aussi aux grandes divisions fluidiques de l'Homme et du Monde. Par cette dernière application la Kabbale touche à la science positive.

Elle assigne au soleil à l'égard de la terre et de la lune, à l'hémisphère austral par rapport à l'hémisphère boréal, à la droite de l'homme par rapport à sa gauche, les mêmes propriétés fluidiques exactement que les expériences déjà anciennes sur le magnétisme minéral et les recherches plus récentes sur les sensitifs et la polarité humaine leur ont attribuées.

Je n'hésiterai donc jamais à reconnaître dans les lois de détails qui fourmillent aux sciences contemporaines les analogies qu'elles trahissent avec les lois kabbalistiques (1), à proclamer la concordance de la psychologie et de la physico-chimie actuelles avec les vieilles formules du Sohar, avec cette philosophie qui embrasse à la fois les principes les plus élevés de l'Esprit, et les principes fluidiques dominateurs de la matière, et qui apparaît ainsi transcendantale et souveraine dans les deux Royaumes de la Science.

Quant à la Trinité spécialement, à cette loi

(1) Stanislas de Guaita, Ely Star, Papus, Ch. Barlet, les nobles et sérieux écrivains de l'*Initiation*, montrent ce souci de vérification et de science qui est la marque distinctive et, j'oserai dire, glorieuse de l'occultisme français. (A. J.)

d'absorption et d'expansion, de négatif et de positif dont l'importance pour n'être pas exclusive n'en reste pas moins capitale, le Système entier des Séphiroth en porte le Sceau. Et je vais prouver qu'il est imprimé tout aussi visiblement dans les Sciences contemporaines. Mais les profondeurs de cette loi furent mieux pénétrées par la kabbale dont le plus ancien monument, le Siphra Dzéniouthа (livre du *Mystère*), roule sur la Balance du Mâle et de la Femelle, sur la Trinité androgonique et théogonique.

Et quelles perspectives dans les révélations du livre immémorial !

Au premier chapitre il résume tout le passé et tout l'avenir, toute la discorde et toute l'harmonie d'un seul symbole :

« La *Face ne regardait pas la Face*... jusqu'à ce que l'*Ancien des jours eût* préparé et communiqué des *vêtements* de *gloire*. »

Ces deux faces qui ne se regardent pas sont celles du Père et de la Mère. Images saisissantes : Les symboles géants du Principe masculin et du Principe féminin, le Père et la Mère, détournent la tête l'un de l'autre et *les rois premiers périssent et la Terre est désolée*. Puis quand l'Ancien des Jours a préparé à sa splendeur les *vêtements qui l'adaptent aux créatures*, les Faces primordiales *se retournent*, l'harmonie rayonne et commence un baiser d'éternité.

Méditez *toutes les correspondances* (1) de ces grandes attitudes et concluez sur la valeur des Traditions kabbalistiques !

Dans l'ordre religieux les effets d'un accord entre les lois de la Science et celles de la Kabbale seront incomparables.

Qu'importe que l'exégèse montre comment s'est formé lentement dans l'esprit des premiers chrétiens, d'après l'Evangile et Platon, le dogme de la Trinité !

Il restera désormais acquis pour la raison comme pour la foi *que ce dogme est le symbole d'une loi puissante et universelle*, et que la Religion, dans ses Mystères, loin d'enseigner des absurdités, a conservé les plus hautes Normes du Vrai et de l'Idéal.

Invincible par le cœur et le dévouement, la Religion messianique ne le sera pas moins par la pensée.

La pitié sacerdotale va se faire charité active, sociale, rédemptrice, œuvre de salut réel et non sentimentale et pour tous.

Les mystères, eux, se font lumière.

Alors c'est fini. La victoire du Verbe éternel est venue.

(1) Discorde puis Harmonie de la Foi et de la Science, de la Loi et de la Liberté, de l'Homme et de la Femme, de l'Expiation et de la Miséricorde, etc., etc. (A. J.)

ASTRONOMIE

La Trinité astrologique a déjà rapporté les corps célestes, soleils, planètes et satellites aux grands Principes, masculin et féminin.

L'astronomie moderne offre à ces Principes de nouvelles correspondances.

Dans les systèmes d'étoiles conjuguées, systèmes en lesquels un ou plusieurs soleils tournent comme des planètes autour d'un soleil central, les astres circumvaguants se réfèrent au Principe féminin, l'astre central au Principe mâle.

De plus, la Terre et, sans doute, les autres planètes et les étoiles sont divisées magnétiquement en deux Hémisphères.

Sur la Terre c'est l'Hémisphère austral qui appartient au Principe mâle, puisqu'il est chargé de fluide positif comme le démontre le fait que le Pôle négatif de l'Aiguille aimantée est attiré par le Pôle magnétique austral de la Terre.

Sur les planètes et sur les étoiles les hémisphères analogues à notre Hémisphère austral correspondent au Principe mâle.

L'Hémisphère boréal terrestre, chargé de fluide négatif puisqu'il attire le Pôle positif de l'Aiguille aimantée, et les Hémisphères planétaires et stellaires chargés d'un fluide analogue correspondent au Principe femelle.

Je rappellerai que, dans le Sohar, la partie septentrionale de la Terre et le Pôle boréal sont attribués à *Géburah*, Séphire féminine de l'absorption et du négatif, la partie méridionale à *Chésed* Séphire masculine du Positif et de l'expansion.

GÉOLOGIE

Après la phase stellaire du globe, quand la Terre eut cessé d'être incandescente, l'activité géologique se sépara en deux :

Une moitié revint au Soleil, l'autre aux Contractions du feu Central.

La faible conductibilité des matières rocheuses rendit promptement inefficace le rayonnement de la lave chaude restée liquide sous la croûte terrestre commençante, et désormais la température de la surface ne dépendit plus que du Soleil.

L'astre devint le moteur de toute l'activité externe du globe, puisque les actions physiques qui modifient la surface de la planète ne sont causées que par la chaleur et que, désormais, l'unique source efficace de chaleur c'était le Soleil.

Mais si l'action solaire et ses diverses conséquences atmosphériques et terrestres avaient régné seules, elles seraient arrivées à rencontrer une matière presque insensible à leurs efforts.

Car tous les changements que le soleil dé-

termine donnent aux matériaux de l'écorce une mobilité qui les soumet à la pesanteur et les amène finalement à plus de stabilité.

Les pierres des sommets désagrégées par le froid, entraînées par les glaciers, les roches brisées par les alternatives de gelée et de chaleur, emportées par les torrents ou dispersées en poussière dans les vents qui les effritent, les falaises rongées par l'Océan, toute cette descente des matériaux terrestres les assujettit plus solidement à la pesanteur et les fixe dans un plus calme équilibre.

A la longue l'écorce deviendrait par conséquent tout à fait équilibrée et complètement insensible à l'activité solaire et atmosphérique.

Mais ici la force interne prend en quelque sorte sa revanche. Les contractions du feu central produisent dans l'écorce des affaissements, des refoulements et des fissures.

Le relief des continents est sculpté à nouveau et l'activité supérieure trouve encore des éléments à mettre en marche.

Ainsi à l'action solaire et atmosphérique (Chochmah) s'oppose harmonieusement la réaction terrestre (Binah).

MINÉRALOGIE

Les recherches et les expériences de Reichenbach sur l'Od ont conclu à l'existence d'une émanation polarisée qu'exhaleraient beaucoup de corps et tous les êtres vivants. Pour ce qui est des cristaux de roche, leur pointe rayonnerait le fluide positif, leur base le fluide négatif.

BOTANIQUE

Il y a d'abord l'analogie banale, évidente des végétaux mâles avec Chocmah le principe masculin, des végétaux femelles avec Binah — dans les espèces dioïques — celles où les fleurs mâles et les fleurs femelles sont sur des pieds différents (Peuplier, Saule, Chanvre, Houblon, etc.).

Il existe des plantes qu'on nomme Polygames trioïques (Fusain, Bourdaine, Figuier, Frêne) parce que ces espèces offrent des plantes mâles (Chocmah), des plantes femelles (Binah), des plantes hermaphrodites (Daath).

Les plantes polygames monoïques portent sur le même pied des fleurs mâles, femelles et hermaphrodites. Les correspondances à la loi des sexes régissent donc les *fleurs de ces plantes* et non les *plantes*.

Chocmah : Fleurs mâles ; Binah : Fleurs femelles ; Daath : Fleurs hermaphrodites.

Dans les plantes monoïques, celles qui portent sur le même pied des fleurs mâles et des fleurs femelles, Daath disparait ; il ne reste que Chocmah fleurs mâles et Binah fleurs femelles.

D'après MM. Dècle, Chazerain et de Rochas, les végétaux vivants ou desséchés sont *positifs* du côté de la fleur et *négatifs* du côté de la racine.

Pour moi, ce serait justement le contraire. J'assimilerais la propriété fluidique de la racine à Chocmah et celle de la fleur à Binah.

Et je dirais le fruit positif du côté de la queue et négatif du côté opposé.

ZOOLOGIE

Les animaux mâles se réfèrent de toute évidence à Chochmah, les femelles à Binah, les espèces hermaphrodites à Daath.

Magnétiquement la tête des animaux correspond à Kéther, la droite de leur corps à Chocmah et la gauche à Binah.

(A suivre.) Alber Jhouney.

SOCIALISME CHRÉTIEN

CHRISTIANISME ÉSOTÉRIQUE

La Société d'Amour Pur

Le sixième numéro de l'*Etoile* contenait une communication sur laquelle je voudrais bien attirer l'attention des esprits élevés et des âmes élues.

Deux associations existent, nous dit Mme Angèle de Saint-François, qui se proposent de hausser « les cœurs circoncis », dont parle souvent saint Paul, jusqu'en des régions transcendantes où la matière expire, éthérisée par l'esprit. D'abord, la *Société de Pureté*, fondée en Angleterre depuis quelques années, qui forme, dès leur enfance, le jeune homme comme la jeune fille dans le sentiment de la pureté de la chasteté, ces indispensables vertus, faute

desquelles toute société se meurt et fatalement disparaît. Ensuite la *Société d'Amour Pur*, qui s'empare de l'être humain à l'âge de virilité et, outrepassant le mariage, consacre la virginité choisie. Pareille révélation tombant tout à coup dans une réunion mondaine, même des plus *selected*, y produirait certainement des réflexions quelque peu railleuses. « Folie! diraient les sceptiques, folie non permise : les sens sont la forte partie dans la femme comme dans l'homme; et l'amour ne vit point de jeûne, non plus que l'estomac. » Les croyants crieraient au plagiat, affirmant que l'Église Romaine pratique depuis longtemps cette innovation et que son clergé, ses congrégations ne sont pas autre chose que des sociétés d'amour pur.

Eh bien, les sceptiques, à mon avis, auraient tort, et les croyants n'auraient pas raison.

*
* *

Le tort des douteurs de vertu est de mesurer tout le monde à leur mesure, comme si deux feuilles ou deux âmes se ressemblaient absolument. Monsieur Zéro se trompe en niant Monsieur Un, car non seulement Monsieur Un existe, mais quantité de Un indéfiniment divers. Comme il y a en bloc trois éléments dissemblables dans l'homme : le corps, l'âme et l'esprit, il y a de même dans l'espèce humaine trois catégories différentes, selon que domine en chacun l'esprit, l'âme ou le corps. Tellement, qu'il messiérait à tels hommes de s'appareiller à tels autres, sous prétexte qu'ils sont aussi des hommes ; autant qu'il messiérait aux pourceaux de s'appareiller aux aigles, quoique pourceaux et aigles soient également des animaux.

Or je demande pourquoi l'on n'admettrait pas entre les hommes des différences aussi considérables de l'âme que de l'esprit, de l'amour que de l'intelligence.

Serait-ce parce que le corps intervient forcément dans l'amour?

Mais dans l'intelligence aussi le corps intervient. Les idées ne sont positivement que des sensations transformées ; transformées par l'esprit, sans doute, mais apportées par les sens, c'est-à-dire par le corps : ce qui n'empêche pas certains esprits d'être tout idéalistes, tout mystiques, nullement corporels. Il y a comprendre et comprendre, comme il y a fagots et fagots : de même il y a aimer et aimer. La différence est non moins grande entre les sensuels, les psychiques et les spirituels qu'entre les idiots, les médiocres et les génials. Certes, les ignorants ne sauraient comprendre quel emploi peut bien faire Edisson de ses tête-à-tête avec des machines ; les ivrognes ne sauraient croire qu'on puisse user de vin sans jamais s'enivrer : Edisson existe néanmoins, et nombre de buveurs de vin ne sont nullement ivrognes; pourquoi, malgré les jouisseurs, n'y aurait-il pas aussi des purs, capables de respect pour la femme?

Oui, le commun des mortels a tort de nier l'élite en amour comme en intelligence. Non, il n'y a pas que l'amour-propre, et l'amour... malpropre : il y a aussi l'amour chaste, et des âmes chastes pour ce chaste amour. « Tout est pur pour les purs, » dit l'apôtre Paul; j'ajouterai : surtout l'amour, qui est la respiration de l'âme. *Omnia munda mundis; coinquinitatis autem et infidelibus nihil est mundum, sed inquinatæ sunt eorum et mens et consciencia.* (Tit. I, 15.)

Telle est ma réponse aux sceptiques.

*
* *

J'ajoute, parlant aux croyants, que la différence est notable de la Société d'*Amour Pur* avec le célibat ecclésiastique.

La législation de Rome non seulement ordonne aux prêtres la virginité, mais leur interdit l'amour. C'est-à-dire que la législation de Rome est inspirée par ce même sentiment des mondains et des matérialistes, qu'il ne peut pas y avoir d'amour pur ; mais que l'isolement absolu de la femme, pour l'homme, de l'homme, pour la femme, est la nécessaire condition de leur virginité.

La *Société d'Amour Pur* n'est pas de cet avis : elle affirme que l'amour est la loi de l'être et la force du cœur ; que la vie doit être une de l'aimant et de l'aimante ; que l'amour pur est possible dans cette vie à deux, que c'est même le meilleur sinon l'unique moyen d'assurer la virginité réelle, non fictive, de l'homme et de la femme élus pour la virginité.

Question délicate, j'en conviens, mais nécessaire à traiter, et, je crois, facile à résoudre, si l'on veut bien s'en rapporter au témoignage vraiment catholique, c'est-à-dire de tous les temps et de tous les pays chrétiens, non pas seulement d'une période ou d'un rite particuliers : *Istud enim catholicum*, ait *Lirinensis, quod semper, quod ubique, quod ab omnibus creditum est.* « Car il n'y a de catholique, dit saint Vincent de Lérins, que ce qui a été cru partout, toujours et par tous. »

Et n'est-ce pas tout d'abord une rencontre un peu contradictoire, que la loi ecclésiastique, d'une part, estime le mariage impur, et, pour cela, l'interdise aux prêtres ; d'autre part, estime le mariage chose sainte, puisqu'elle le déclare sacrement ? N'est-ce pas également une prétention quelque peu étrange, que le mariage, jugé par Jéhovah assez saint pour Moïse, jugé par Jésus-Christ assez saint pour saint Pierre, soit estimé une déchéance pour le dernier sous-vicaire du plus petit délégué du vicaire de saint Pierre ? Car le témoignage de saint Paul est incontestable : les apôtres,

même saint Pierre, avaient leur femme et la menaient avec eux à travers le monde. Pourquoi donc nous aussi n'aurions-nous pas le droit de conduire avec nous une sœur épouse, comme les autres apôtres, et les frères du Seigneur et Pierre? *Numquid non habemus potestatem mulierem sororem circumducendi, sicut et cæteri : apostoli et fratres Domini, et Cephas ?* (I *Cor.*, IX, 5.)

Si les canonistes romains veulent nous objecter le mot *sœur* que Paul ajoute au mot épouse, ἀδελφὴν γυναῖκα : mais c'est précisément ce qualificatif qui nous permet de compter les apôtres et les frères du Seigneur, et saint Pierre lui-même, dans la *Société d'Amour Pur*. Car tel est bien le programme de cette société : unir par couples assortis l'homme et la femme en maintenant l'amour qui est la loi des âmes, en supprimant, pour les élus, le rapport sexuel, qui est l'infirmité, non l'essence de l'amour.

J'avoue que les théologiens, généralement, n'en sont plus à ce haut degré de spiritualisme : car, en exposant les fins du mariage, ils songent à tout, même à la satisfaction passionnelle, « *remedium concupiscentiæ* », à tout, excepté à l'amour pur : on en citerait très peu, si même il y en a, qui disent que de s'aimer l'un l'autre soit un des motifs de se marier.

Et pourtant il faut bien qu'il y ait un motif honorable, un motif chrétien, de vivre ensemble, sauf la procréation des enfants; puisque, au dire de saint Paul, une femme, une épouse accompagnait partout les apôtres, et que les apôtres, au dire des théologiens, vivaient avec elle comme avec une sœur.

L'apôtre vierge, comme on l'appelle, — et ce nom, réservé pour lui seul, témoigne, — saint Jean, exprime le motif de ces unions sororales par une parole où tout l'ésotérisme se devine : « Qui n'aime pas, dit ce bien-aimé, demeure dans la mort : « *Qui non diligit manet in morte.* » (I *Joan*, III, 14.)

Et voici, dans la doctrine de vérité, l'explication de cette parole.

*
* *

L'Amour est dans l'être le pôle opposé à l'Egoïsme. « *Amo, A me eo*, » disent les étimologistes : aimer c'est sortir du moi, de l'*Ego* étroit et stérile. » Car on ne sort point de son égoïsme, sinon par l'attrait extérieur de l'Amour. Aussi l'Amour est-il la loi des âmes, autant que la pesanteur est la loi des corps; l'Amour est le moyen de l'évolution personnelle et l'essence même de la vie individuelle, autant qu'il est le moyen et l'essence nécessaire de toute création. C'est ce que les mots enseignent encore après que la tradition a cessé d'enseigner. Indivi-dualité signifie indivise dualité. Tout ce qui vit est deux : le moteur et le mu, l'actif et le passif, la force et la substance. Aussi, nous dit la Bible, Dieu, dès le commencement, a créé l'homme double, masculin et féminin; le texte même spécifie que c'est en cela que l'homme est créé à l'image de Dieu : « *Ad imaginem Dei creavit eum; masculum et fœminam creavit eos.* » (*Gen.*, I, 27.) — Les poètes expriment à leur façon la même vérité lorsqu'ils disent que Dieu crée les âmes deux par deux. Les Kabbalistes la codifient à leur habitude, en affirmant que la femme est le complémentaire de l'homme et que tout homme a, dans le plan de Dieu, une épouse nécessaire, unique, qui seule peut constituer son être en une individualité parfaite : « *In Domino nec vir sine muliere, nec mulier sine viro*, » dit l'initié saint Paul. — La difficulté est, en ce monde bouleversé, de rencontrer et de reconnaitre son complémentaire. L'œil de l'âme, aveuglé par les passions du corps, s'y tromperait pour la plupart, si la plupart songeaient seulement à cette reconnaissance en pays ennemi, en ce royaume impur où les sens seuls agissent.

Que les « corporels », les « hyliques », ne se mêlent pas de ce qui n'a point affaire avec eux : les choses spirituelles ne regardent que les hommes supérieurs : « *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus.* »

*
* *

Le desideratum serait donc de créer en ce monde, mais au-dessus du monde, un royaume de chasteté, des oasis de pureté, où les âmes spirituelles, séparées des sensuelles, se rassembleraient, se rencontreraient, se reconnaîtraient deux à deux, et finalement s'uniraient, fiancées originelles, par ce mariage vraiment divin, unique pour chaque âme, avec son complémentaire unique, par cette union, fille de l'ésotérique mystère, de laquelle le consécrateur pourrait dire le mot de l'Apôtre : « C'est ici un grand sacrement, croyez-moi, dans le Christ et son Ecclesia : *Sacramentum hoc magnum est, ego dico, in Christo et in Ecclesia.* » — Mais à pareille œuvre il faut pour ouvriers des Christs, comme ce texte de Paul l'indique, c'est-à-dire des âmes entièrement pénétrées par l'esprit; il faut à de telles âmes un milieu conforme, une Ecclesia de Christs.

Le christianisme primitif, encore tout évertué du souffle de Jésus, avait réalisé ce miracle par la sélection, qui alors recrutait les fidèles, et qu'aujourd'hui l'hérédité ne supplée pas. Le mariage entre chrétiens, à cette époque du martyre, sous le règne de l'initiation, était un vrai sacrement de fait, non seulement de rite, vraiment une chose sainte.

L'union de l'homme et de la femme, en ce temps-là, paraissait au jugement des croyants

ce qu'elle est dans le plan divin, la condition normale de l'amour, même vierge. Aussi l'usage persista-t-il dans l'Eglise, jusqu'au VIe siècle, de ces cohabitations virginales dont nous faisons honneur aux apôtres. Saint Jean Chrysostome, en mainte lettre, et même en un traité spécial, nous parle de cette catégorie de bien-aimées, ἀγαπήται, qui ornaient de leur vertu et réjouissaient de leur tendresse la maison comme le cœur du prêtre.

Or le primitif est le vrai, le primitif est le divin, dans une fondation divine.

La Société Chrétienne, après la conversion de Constantin, lorsqu'elle eut fusionné avec la Société Romaine, s'inspira d'une pensée plus administrative que hiératique, très peu divine certainement, lorsque, séparant peu à peu ce que Dieu a uni, condamnant ce que Dieu bénit, elle blâma d'abord et enfin supprima ces unions virginales d'amour sacerdotal, sous prétexte qu'elles dégénéraient, pour la plupart, en unions maritales. La tradition du Christ et des apôtres était claire : la virginité est la loi de ceux seulement qui la peuvent garder, loi exceptionnelle non administrative : *Non omnes capiunt verbum istud*; *qui potest capere capiat.* « Tous ne peuvent point entendre une telle proposition, — et Jésus parlait aux apôtres;— l'entende donc qui pourra ! » (*Matth.*, XIX, 11, 12.)

D'autre part, le mariage non virginal est chaste néanmoins dans la loi chrétienne, et c'est à l'isolé, non point au marié que la Bible, partout et toujours, ose crier malheur : « *Væ soli !... Opera Domini duo et duo... Si unus ceciderit, ab altero fulcietur.* » (*Eccle.*, XXXIII, 15 ; *Eccle.*, IV, 10.)

La norme serait donc, pour l'aristocratie des âmes, dans une société d'amour pur, non dans une loi d'isolement. Car de supposer propres à la virginité des hommes dont la vertu ne saurait résister au voisinage de la femme est certainement une grave erreur, et de vouer au célibat des hommes et des femmes qui n'ont pas le don de virginité n'est qu'une hypocrisie ou une tyrannie.

*
* *

Même quand elle est innée, du reste, cette aptitude néanmoins réclame, pour se réaliser, l'entraînement progressif d'une initiation savante et prudente. M. Schuré, dans son beau livre des *Grands Initiés*, nous a décrit comment Pythagore dirigeait cette haute ascension morale. Si quelque initiateur digne des grands ancêtres surgissait aujourd'hui parmi nous, je ne doute pas qu'il acceptât, mais pour les fusionner en une seule, les deux associations dont nous parle Madame Angèle de Saint-François. La *Société de Pureté* serait l'arbre dont la *Société d'Amour Pur* formerait un rameau, la première admettant les chastes mariages, l'autre formée uniquement par les mariages vierges ; car la chasteté est la loi pour tous, la virginité est le privilège.

Dès leur tendre jeunesse, petits garçons et petites filles d'élite se formeraient, dans une institution commune, au respect du corps, au souci de l'âme, à l'entraînement de l'esprit.

Comme toute affection et toute action doivent découler d'une pensée haute et d'une psychologie exacte, ils apprendraient quelle est la valeur, quelle est la mission, quelle est la finalité de chacune de ces trois parties de leur être. En même temps, des épreuves morales proportionnelles à leur âge, encouragées par des récompenses morales, aidées par des conseils, par des secours affectueux, développeraient graduellement la vertu enseignée.

Plus tard, la puberté amènerait une révélation faite chastement par le maître, de la spirituelle origine de l'amour et de la condition grossière où l'abaisse ici-bas notre nature animale.

« Le corps, leur dirait-on, est l'obstacle, non l'adjuvant du véritable amour: car le véritable amour, comme l'homme véritable, est dans l'âme. Ce sont les deux âmes de l'homme et de la femme, non les deux corps qui étaient autrefois unis en un, dans le primitif Adam-Eve encore incorporel. L'âme unique, projetée dans la matière, s'y est brisée, s'y est séparée dans deux corps différents, comme un même rayon lumineux se brise en plusieurs rayons sur l'arête qui le réfracte : de là les deux sexes, dont le nom latin *sexus* est un dérivé de *secatus*, *seco*, je sépare; de là aussi cet attrait instinctif d'un sexe vers l'autre. Mais de vrai, c'est l'autre âme, non l'autre corps qui est la moitié perdue de notre être, et non pas une âme quelconque, mais une seule pour chacun ; car l'individualité doit se rétablir, non pas de deux moitiés accouplées au hasard, mais des deux exclusivement qui se complètent l'une l'autre. L'amour est donc pour l'homme, non pas de la femme en général, non pas des femmes, mais de telle femme unique, et tout mariage, si légalisé qu'il soit, n'est véritablement qu'un adultère, c'est-à-dire le commerce avec la femme d'autrui, si ce n'est le mariage d'amour avec la femme unique qui est votre complémentaire.

« Cette unité seule, unicité et harmonie, peut faire la pureté du mariage ; mais à cette condition, le mariage lui-même est pur. Car la religion réprouve l'amour faux qui délie l'homme du respect de soi-même et du respect d'autrui pour le lier à l'impure matière, à la chair animale, aux voluptés sensuelles; la religion condamne sévèrement la perversion, la corruption de l'amour, qui est en réalité le contraire de l'amour. Mais elle

*

fait mieux qu'approuver l'amour vrai, elle le bénit, elle l'ordonne, elle le divinise : « Dieu est amour, dit-elle; quiconque n'aime pas demeure dans la mort. » (I *Joan.*, III, 14.)

« C'est l'amour de la volupté, non l'amour de l'amour, qui a causé la chute; c'est l'amour de l'amour qui nous relèvera en nous donnant un point d'appui contre la volupté. La religion nous dit : « Méprisez, haïssez, déplorez tout ce qui vous relie encore à la nature inférieure dont votre corps est sorti, sensation, tentations, passions vides; et prenez-vous de tout votre désir à ce qui doit vous relier là-haut vers la Nature supérieure, vers la Voie spirituelle, de laquelle votre esprit est issu. Il y a une chaîne amarrée en bas, la passion; il y a une chaîne suspendue d'en haut, l'amour : ne vous prenez point à celle-là, déprenez-vous-en; vous la descendriez anneau par anneau, toujours vous abaissant, toujours vous avilissant davantage, bientôt membre éhonté de ce honteux troupeau de mortels indignes du nom d'homme, qui portent sur leur front, dit le voyant de Patmos, le signe de la Bête, et la flamme du Schéol allumée dans leurs yeux. » La religion vous dit : « Reliez-vous à ce qui est en haut, par ce qui est d'en haut ». Mais ce qui est d'en haut, ce n'est pas le corps. Un initié ne doit pas, comme un matérialiste, ignorer ce qu'est la matière ; qu'elle n'est pas plus la jouissance qu'elle n'est le mouvement ni la vie.

« Car enfin la matière par elle-même peut-elle agir, peut-elle jouir, peut-elle aimer ? Est-ce qu'une pierre jouit, mise en contact d'une autre pierre? Est-ce qu'un piston éprouve une volupté à jouer dans son cylindre? Est-ce que le feu se délecte à sentir le charbon ou le bois se fondre en lui par parcelles pénétrées, pénétrantes? Non! la matière par elle-même ne sent ni n'agit : elle est mise en action par une force qui ne vient pas d'elle, et, pour elle, le résultat de cette action infusée du dehors n'est point la jouissance, mais l'usure. C'est une vérité scientifique matériellement démontrée, que la vie est un surplus ajouté du dehors aux éléments matériels du corps, et qui leur est hétérogène jusqu'à leur être meurtrière, puisque la vie agissant dans le corps brûle le corps, puisque le corps s'en va en miettes, consumé par la vie, et que les aliments n'ont d'autre mission que de remplacer par des molécules nouvelles, comme le charbon dans un foyer incandescent, les molécules usées et rejetées par le courant vital. La vie pour le corps est la combustion : ce serait par conséquent la souffrance ; la jouissance, comme la sensibilité, comme la vie, comme l'amour, est ailleurs.

« Que ce soit donc notre âme qui aime, qui aime son autre âme pour se déprendre elle-même de son propre corps. Car l'âme est une substance intermédiaire entre le corps et l'esprit, une quintessence, une volatilisation de la matière. Naturellement elle s'insinue et se captive dans les interstices du corps, comme un gaz s'introduit dans les porosités du vase où on l'enferme; surnaturellement, l'esprit doit la *sauver*, comme dit le Catéchisme, en la retirant du corps, mais non en lui refusant son aliment d'amour.

***

L'esprit affamé de savoir souffrirait sans doute si l'étude lui était interdite et les moyens d'étude : de même, l'âme, faite pour aimer, a droit d'amour, et ce serait tuer l'âme que de lui refuser l'autre âme, son aliment d'amour. Qu'on la forme seulement à aimer l'âme pour se déprendre du corps. Qu'on lui dépeigne souvent et lui fasse désirer cet embrassement de là-haut, après la mort, lorsque le corps, dégrafé et rejeté à terre comme un vêtement inutile, met à nu la beauté de l'âme et sa vibrante flamme, cet embrassement très pur, pénétrant comme la chaleur et intime comme la lumière. Qu'on l'irrite contre l'obstacle, qu'on la forme à haïr ces parois de chair auxquelles sans cesse s'aheurte, se meurtrit ou se salit l'âme cherchant à embrasser ici-bas son autre âme. Qu'on la forme, en un mot, à aimer la pureté.

La pureté c'est la vie de l'esprit, car l'esprit est la vie; l'esprit pur est donc la vie pure. L'esprit, tant qu'il vit de sa vie, reste pur. Où commence quelque chose qui n'est pas purement l'esprit, là commence le non-pur, là commence l'impur : les mots même l'enseignent. Eh, sans doute, l'esprit qui vit dans un corps vit forcément dans le non-pur! mais il peut vivre *dans* le non-pur, sans vivre *de* lui, sans vivre *par* lui : il peut vivre dans le non-pur, sans s'y plaire, sans l'aimer, en s'y déplaisant au contraire, en le haïssant, en le combattant, en rejetant par son vouloir tout ce qui, dans la matière, est irréductible à l'esprit; pour transformer, pour spiritualiser peu à peu ce qui est transformable. Car l'union de l'esprit avec l'âme dans la matière, ou l'*involution*, comme l'appellent les initiés, a pour but de spiritualiser la matière après l'avoir animalisée. Donc que l'esprit soit chaste pour purifier l'âme, que l'âme soit chaste pour purifier le corps.

(La fin au prochain numéro.) ALTA.

Nécessité d'une Réorganisation Sociale

Les extrêmes se touchent. La haute science et le simple bon sens s'accordent relativement au plus important problème de notre époque, la transformation sociale. La Théosophie déclare qu'il n'y a rien à demander sous ce rapport aux traditions de l'Orient, que le Christianisme seul renferme le secret de cette transformation qui se résume dans le règne de Dieu ou de Justice annoncé par l'Evangile et dont l'avènement est proche. Qu'irions-nous en effet demander aux croyances de l'Orient ? Si ces croyances renfermaient quelques germes de progrès, comment se ferait-il que les populations orientales soient restées en arrière et que les nations de l'Occident seules aient avancé dans la carrière des sciences et de l'industrie. Tel est de son côté le langage du simple bon sens. Il est vrai que nous sommes attardés en fait de progrès social, mais ce retard est réparable, et pour le réparer nous avons tout ce qu'il faut dans nos traditions religieuses. A nous de le bien comprendre. C'est le principe de charité et de fraternité qui est le germe de toute perfection sociale, et ce principe n'est nulle part aussi bien précisé, aussi bien défini que dans le saint Evangile.

Mais si les hautes études théosophiques amènent l'esprit humain à ces convictions, prenons garde qu'elles ne nous égarent dans les nuages d'une métaphysique trompeuse ; prenons garde de retomber dans le dédale de cette philosophie et de cette morale incohérentes qui depuis des siècles ont obscurci les véritables sentiers du progrès social. Il faut rompre avec le passé, avec ses méthodes erronées et se rattacher aux procédés de la science moderne, de la science expérimentale, qui seule peut nous guider à coup sûr dans la recherche des voies de Justice sociale. Or, voici ce qui découle d'un examen scrupuleux de ses procédés, en ce qui concerne la question qui nous préoccupe :

Etudier la nature humaine, observer et constater ses aspirations. N'y rien changer, mais seulement modifier le milieu dans lequel elle se meut, de manière que ce milieu favorise l'évolution de ces mêmes aspirations vers le bien et en toute liberté, et, pour atteindre ce but, marcher progressivement par voie d'expérimentation et en opérant tout d'abord sur un petit nombre de familles, et non sur un empire entier. Voilà le problème posé dans ses conditions les plus rationnelles. Et, pour le résoudre, que faut-il ? Quelques hommes seulement de bonne volonté. *Pauci sed boni*. Telles sont les questions à soumettre à l'adoption du Congrès social spiritualiste que l'*Etoile* se propose d'organiser.

Sous le règne de la Justice divine, toutes les relations humaines seront basées sur la liberté pleine et entière ; c'est par l'attrait que les hommes seront entraînés au bien. Or, pour établir cet attrait, point n'est besoin de prêcher l'amour du bien aux hommes, d'essayer de les rallier à cet amour du juste et du bon, par des prédications dont le passé atteste l'impuissance ; il faut les prendre tels qu'ils sont et tout simplement modifier les conditions de leur évolution. Le médecin désire qu'il y ait beaucoup de malades, parce qu'il gagne d'autant plus qu'il y en a davantage. Du jour qu'il sera rétribué en proportion de la bonne santé générale, il souhaitera qu'il y ait le moins de malade possible et y fera tous ses efforts. Aujourd'hui son intérêt est opposé à l'intérêt général : il faut changer cette disposition et identifier son intérêt à celui de la masse, et de même pour toutes les professions, pour toutes les relations. Identifier l'intérêt individuel à l'intérêt collectif, voilà le premier pas à faire dans la voie de la Justice sociale. Il existe déjà au sein des sociétés humaines quelques germes de cette fusion des intérêts. Dans les sociétés mutuelles, par exemple, les sociétaires sont intéressés à ce qu'il y ait peu de malades parmi eux, parce que la caisse sociale en profite ; la dépense étant moindre, il reste de plus grandes ressources pour les pensions de retraite. On retrouve ces mêmes germes de fusions des intérêts dans la *participation aux bénéfices* et dans les *sociétés coopératives*, qui sont de création récente. Il faudrait étendre l'application de ce même principe en toutes relations. L'application restreinte à un seul genre de relations ne peut donner que de faibles résultats et, dans ces conditions, ne peut se généraliser qu'avec une extrême lenteur parce qu'elle froisse beaucoup d'intérêts. Les sociétés mutuelles, par exemple, se heurtent contre les intérêts des médecins et des pharmaciens ; de même, les sociétés coopératives de consommation ont contre elles tous les petits commerçants, bouchers, boulangers, épiciers, etc. Il n'en serait pas de même d'une application en toutes fonctions, fût-elle limitée à un petit nombre de familles, parce que tous ces intérêts hostiles se trouveraient absorbés et ralliés du fait à l'intérêt général. Tel boucher, par exemple, verrait que ces dispositions unitaires, si elles lui font perdre deux d'un côté, lui feront gagner quatre et davantage sous d'autres rapports. En effet, et c'est un fait qui sera démontré, dès la première expérimentation, si l'application des principes d'unité sur une seule branche de relations donne des résultats avantageux que l'on pourrait représenter par le nombre dix, cette même application, étendue à la fois à dix genres de relations donnera des résultats tels qu'on pourra les représenter non pas par dix fois dix, mais bien par dix fois cent, et ainsi de suite, en suivant une proportion géométrique. C'est ce qui explique qu'il suffira de l'application intégrale de ces principes, ne serait-ce que sur une petite agglomération de familles, pour qu'à l'aspect de ce simple spécimen d'Unité sociale, chacun s'y rallie avec le plus grand empressement.

Tout devant s'effectuer par voie d'attrait et sans la moindre contrainte sous la loi de la Justice divine, il va de soi que tous les travaux devront être rendus attrayants. Prêcher l'amour du travail, ce serait rentrer dans les voies erronées du passé : c'est le travail qu'il faut modifier en vue de le rendre acceptable et attrayant, et cela se peut. Quand ce problème sera résolu pratiquement, il n'y aura plus de paresseux et l'on pourra hardiment décider que chaque commune devra pourvoir aux premiers besoins de chacun de ses habitants, comme nourriture, vêtements, logement, etc., cela sans crainte de se trouver dans l'impossibilité de tenir cet engagement, car le

nombre de ceux qui ne pourront subvenir à leurs besoins par leur travail sera excessivement restreint; ce ne sera que dans des cas tout à fait exceptionnels, comme maladies et infirmités, que l'individu se trouvera à charge à ses semblables.

Pour atteindre ce double résultat, fusion des intérêts et travail attrayant, il faut que les hommes s'associent en toutes relations. C'est l'association, l'association intégrale, embrassant tous les travaux, qui réalisera l'avènement du Règne de Justice. Travaux agricoles, travaux domestiques et industriels, tout doit être compris dans cette association, dont le premier résultat sera de produire des économies telles, que le bien-être des masses se trouvera réalisé à un tel degré que la vie du plus pauvre des hommes équivaudra aux jouissances d'un rentier possédant plusieurs mille francs de rentes. Voilà quant au bien-être matériel qui n'est que l'une des premières conséquences de l'association, car il faut que celle-ci, pour constituer véritablement le Règne de Dieu, arrive à élever l'Humanité entière à un bonheur tel que l'amour de Dieu devienne pour l'espèce humaine une passion des plus ardentes.

Fusion des intérêts et travail attrayant, tels sont les deux jalons qui doivent servir de guides à ceux qui voudront entrer dans la voie des recherches pratiques en vue de réaliser le Règne de Justice. Mais ces deux principes ne font-ils pas partie de la Théorie de Fourier sur l'association? Oui, c'est à cette Théorie encore incomprise que nous les empruntons, et ce sera la gloire de Fourier d'avoir découvert cette base fondamentale du vrai progrès social. Mais, va-t-on dire, Fourier est allé bien loin dans sa théorie de transformation sociale ; il y a bien des excentricités dans cette théorie, des étrangetés vraiment inacceptables. Inacceptables pour des esprits obscurcis par les fausses doctrines de la civilisation, peut-être; mais pour des esprits affranchis de tous préjugés, serait-ce bien vrai ? Quoi qu'il en soit, et en supposant même que Fourier se soit trompé sur quelques points, cela empêche-t-il que les deux principes fondamentaux que nous lui empruntons soient de tout point conformes au bon sens et à la raison ? Marchons, guidés par ces principes ; l'expérience nous fera connaître les erreurs, si erreurs il y a, et nous enseignera à les éviter dans la pratique. Et, si les conséquences théoriques déduites par Fourier de ces mêmes principes sont erronées, soyons bien certains pourtant de ceci : c'est que, lorsque nous atteindrons le Règne de Dieu, des perspectives inattendues se révéleront à nos yeux plus brillantes et plus extraordinaires encore que celles que Fourier nous offre. Mais alors ces perspectives nous apparaîtront dans tout l'éclat de la vérité. Ce que Dieu s'est réservé de nous révéler dès que nous aurons établi la loi de Justice, nul ne peut le prévoir dès à présent d'une manière certaine. Nous sommes dans les ténèbres de la nuit : la science actuelle n'est encore qu'un léger crépuscule qui pointille à l'horizon ; attendons l'aurore, et nous pourrons alors ouvrir les yeux et nous prononcer sur une foule de problèmes que dès à présent nous cherchérions vainement à élucider. Donc, avant toute préoccupation relativement à cette foule de question qui éveillent notre curiosité, suivons la recommandation du Christ, cherchons le Règne de Justice ; tout le reste nous sera ensuite donné par surcroît. Pour cela, il faut faire appel aux hommes de bonne volonté, aux hommes de Foi ardents, qui, comme nous, désirent se ranger sous la bannière du Rédempteur ; entendons-nous avec eux, unissons-nous et, par nos communs efforts, entrons dans la voie pratique, expérimentons l'application des principes d'Unité sur une petite réunion de travailleurs, et marchons ainsi progressivement à l'organisation d'une première commune sociétaire. Ce premier spécimen de Justice pratique une fois organisé ralliera tous les hommes, et peut-être même cette adhésion générale s'effectuera-t-elle avant la formation complète de cette première unité sociale. Les résultats que l'on obtiendra sur une application réduite à quelques familles suffiront peut-être pour ouvrir les yeux à tous. C'est notre conviction, et cette conviction est fondée non seulement sur une étude approfondie de la question, mais encore sur quelques faits qu'il nous a été donné de constater par une application à peine ébauchée de ces mêmes principes sur une petite réunion d'enfants, faits sur lesquels nous reviendrons et qui sont de nature à confirmer nos prévisions.

Ce qui a causé le retard que l'Humanité éprouve dans sa marche vers une transformation conforme aux principes de Justice, Fourier l'a dit lui-même, c'est la fausse interprétation donnée aux Saintes Écritures, par suite du manque de Foi et d'Espérance en Dieu et de Charité pour le genre humain. De là ce retard, de là ce prolongement du Règne de Satan ; mais de là aussi cette ardeur qui commence à passionner les âmes d'élite, et de là cette pression qui les pousse à une évolution qui peut, si elle ne dévie pas de l'esprit chrétien, nous conduire, et à bref délai, au port tant désiré. Cette tendance manifeste vers une rénovation religieuse doit nous affermir dans notre résolution d'aborder l'expérimentation d'où sortira bientôt le Monde Nouveau. Ne retombons pas dans les fautes du passé, retrempons nos cœurs et nos esprits à ces sources divines de Foi, d'Espérance et de Charité, et nous réussirons.

A. JOUANNE.

CORRESPONDANCE

Pujé, 19 janvier 1890.

A M. René Caillié, directeur de l'*Etoile*.

CHER MONSIEUR,

Je viens m'abonner à votre *Revue*, non pour satisfaire une vaine curiosité ni pour chercher une distraction en la lisant, mais uniquement parce qu'il me semble y voir l'aurore d'une ère nouvelle.

Le but que vous poursuivez, vous et vos collaborateurs, celui d'unir dans une même foi commune tous les fils de l'homme, est sublime de grandeur et de noblesse. Mais, pour avancer dans une aussi sainte cause, il faut évidemment nous créer

une vie nouvelle et donner un corps à cette idée.

Il est bien certain que les vieilles religions se sont fait détester, surtout parce que, fanatiques et autoritaires, elles ont encore les mains rouges du sang qu'elles ont versé. Et le besoin se fait sentir d'une religion vraie qui vienne nous infuser un sang nouveau, ainsi qu'à chaque printemps il faut une sève neuve pour donner à la végétation un nouvel essor.

Que l'*Etoile* lève donc l'étendard de la vraie religion, de la religion de l'amour, de cette religion sublime et vraiment catholique que prêchaient les apôtres, car l'amour mutuel des hommes entre eux est la seule devise, le seul dogme universel. La croyance en un Dieu d'amour ne peut être manifestée que par la Fraternité. Mais il ne faut plus se contenter de prêcher une foi béate et platonique, il faut agir. Des actes, des actes, et toujours des actes, voilà ce qu'il faut pour organiser la société sur des bases humanitaires, conformes avec les enseignements du Christ.

Oui, que votre *Etoile* sonne le réveil afin que nous voyions bientôt le soleil radieux de la justice éclairer notre pauvre terre, et réjouir le cœur des vivants en procurant à tous les biens terrestres en même temps que la joie céleste.

A l'œuvre donc et cherchons, par le Socialisme chrétien, à unir les hommes dans la paix et l'amour, et, par conséquent, dans le bonheur. Comme membre de la *Fraternité de l'Etoile*, j'ai fait de la propagande et j'ai déjà rassemblé un petit troupeau de cœurs généreux qui ne demandent qu'à prendre part à votre grande œuvre humanitaire. Je viens, Monsieur et cher Directeur, me mettre à votre disposition pour organiser notre sublime Fraternité sur un plan sérieux dans le département de Vaucluse, et cette lettre a uniquement pour but de vous prier de vouloir bien nous entendre pour poser ensemble les bases de ce plan.

Veuillez agréer, cher Monsieur et frère, l'assurance de mes sentiments entièrement dévoués.

ANASTAY (ancien maire).

Réponse

Avignon, 20 janvier 1890

CHER MONSIEUR ET FRÈRE,

Vous êtes un homme d'action et vraiment précieux dans une œuvre aussi difficile que celle que nous entreprenons, mes collègues et moi. Unissons donc nos bonnes volontés et nos efforts et nous aurons bien mérité de Dieu et des hommes. Si vous voulez, voici quelles seront les bases sur lesquelles nous réunirons nos forces.

En premier lieu, nous poserons que nous sommes des *Socialistes*, mais des Socialistes chrétiens. L'Union et la Fraternité seront donc nos armes de combat pour réaliser notre but.

Mais pour le réaliser, ce but, quels moyens nous faut-il employer? Il y a un commencement à toute chose, c'est justement ce que vous avez fait : divulguer nos idées par la parole, rassembler les forces sympathiques et les disposer à une union commune. Cette excellente besogne, continuez-la donc, cher frère, avec le dévouement et l'énergie qui vous distinguent, dans l'arrondissement où vous avez su gagner l'estime de tous. Puis, dès que vous serez dix, fondez une *Sous-Branche* de la Fraternité de l'Etoile, dont la Branche principale aura son siège à Avignon. Nommez votre Président, votre Trésorier et votre Bibliothécaire. Les livres de la *Bibliothèque Roulante* de la Fraternité de l'*Etoile* seront à votre disposition, et c'est au Bibliothécaire que seront confiés le soin et la distribution des livres prêtés.

Vous le savez, il est impossible de rien entreprendre sans la fondation d'une caisse et de fonds disponibles pour subvenir aux dépenses nécessaires. Réunissez donc ces fonds en faisant, chaque semaine, une quête, *Quête de la Fraternité de l'Etoile*, où chacun donnera suivant son cœur et suivant ses moyens. Chaque lundi, la somme récoltée sera déposée à la Caisse d'Epargne au chef-lieu d'arrondissement et inscrite sur un livret tenu par le Trésorier. Pour commencer, et jusqu'à la première Assemblée, vous pourriez être en même temps Président et Trésorier d'office.

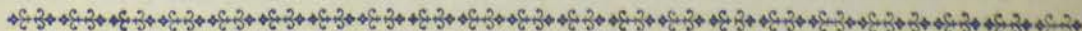
Les sommes ainsi rassemblées porteront immédiatement intérêt et leur usage sera déterminé dans une Assemblée générale. D'ores et déjà, on peut prévoir qu'elles pourront d'abord servir à payer les frais de déplacement de notre vénérable ami l'abbé Roca, à l'effet de venir faire dans le département des conférences sur le Socialisme Chrétien. L'abbé Roca est un véritable orateur, un homme dévoué au peuple, tellement dévoué « qu'il donnerait facilement sa vie, comme il le dit dans son beau livre *le Glorieux Centenaire de 1889 et le Monde Nouveau*, pour le bonheur de ses frères en Humanité ». A Paris, il a fait dans les Cercles ouvriers des Conférences qui ont été fort applaudies. En même temps, ces premiers fonds serviront à prendre, s'il y a lieu, des abonnements à la revue de l'*Etoile* qui s'est spécialement chargée de divulguer les principes du Socialisme chrétien, et de tenir au courant de ce qui se passe dans toutes les Branches et Sous-Branches de la Fraternité de l'Etoile.

Mais notre but suprême, si vous voulez, sera de constituer, parmi les membres adhérents, une *Société de Coopération* ayant pour objectif de diminuer les frais d'achat des choses et de faciliter l'écoulement des produits de la campagne. Cette question, si importante et si grave, fera l'objet d'études régulières que nous ferons tous ensemble et dont les expédients et moyens seront discutés et élucidés dans nos Assemblées mensuelles.

Voilà, cher monsieur et frère, les seules idées qui me viennent. Voyez avec vos amis si ce plan leur paraît convenable, et, si oui, mettons-nous tous à l'œuvre et travaillons.

A vous bien affectueusement.

RENÉ CAILLIÉ.



SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

LE TÉMOIGNAGE DES FAITS

Histoire du Mouvement spirite

> J'ai longtemps ri, comme tout le monde, du magnétisme et du spiritisme. Mais — je le confesse humblement pour ce qui me regarde — ce que je prenais pour le rire de Voltaire n'était que le rire de l'idiot, beaucoup plus commun que le premier. Des circonstances particulières me mirent en situation d'étudier de près une somnambule naturelle, une extatique, qui, spontanément, tombait en *transe*, comme disent les Américains, et jouissait alors de facultés extraordinaires. Elle écrivait inconsciemment, malgré elle, et, en cinq ou six matinées, brochait un roman tel que ceux que, comme échantillons, j'ai publiés sous mon nom, par son ordre : *Le Roman de l'Avenir, Louis Hubert, Les Déclassées*... EUGÈNE BONNEMÈRE (l'historien).

> Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est.
>
> WILLIAM CROOKES.

Sous ce titre de *Témoignage des Faits*, nous commençons une série d'études qui auront pour but de démontrer la réalité des relations qui existent entre les vivants et les morts, et, par conséquent, de donner des preuves irrécusables de l'existence de l'âme et de son immortalité.

Notre but est toujours le même, celui d'apporter des matériaux au grand œuvre de régénération sociale dont tant de revues servent actuellement les fins. Le système philosophique et religieux qui, de nos jours et avec une si remarquable vigueur, tend à s'introniser en Occident, est une véritable *Mathèse*, c'est-à-dire l'union généreuse et propice de la Science et de la Religion. Il n'est ni chrétien ni catholique dans le sens ordinairement admis par ces vocables, et cependant il est catholique et chrétien, mais dans le sens original et vrai de ces termes. Il revendique le rang d'héritier légitime du Christianisme contre ceux qui ont usurpé ce titre par une interprétation à la fois corrompue, fausse, superstitieuse et idolâtre de la doctrine primitive. Ce système, en aucune manière ethnique, mais catholique donc dans la véritable acception du mot, admet que Dieu se révèle continuellement et que la Religion est une actualité toujours présente, dans tous les temps, et toujours accessible, une et identique pour tous; mais chacun ne peut la comprendre évidemment que suivant son idiosyncrasie particulière.

Seule, aussi, la Mathèse avait la puissance et l'autorité nécessaires pour triompher des éléments désorganisateurs introduits dans notre société par une science athée. Dieu sait à quels abimes nous conduit cette science, tant elle nous entraîne sur la pente du mal! Ecoutez ce que dit à ce sujet notre poète national:

Ecoutez, Je suis Jean. J'ai vu des choses sombres.
J'ai vu l'ombre infinie où se perdent les nombres
J'ai vu les visions que les réprouvés font.
Les engloutissements de l'abime sans fond;
J'ai vu le ciel, l'éther, le chaos, l'espace.
Vivants! puisque j'en viens, je sais ce qui s'y passe.
Je vous affirme à tous, écoutez bien ma voix,
J'affirme même à ceux qui vivent dans les bois,
Que le seigneur, le Dieu des esprits, des prophètes,
Voit ce que vous pensez et sait ce que vous faites.
C'est bien, continuez, grands, petits, jeunes, vieux!
Que l'avare soit tout à l'or, que l'envieux
Rampe et morde en rampant, que le glouton dévore,
Que celui qui faisait le mal le fasse encore,
Que celui qui fut lâche et vil le soit toujours!
Voyant vos passions, vos fureurs, vos amours,
J'ai dit à Dieu : Seigneur, jugez où nous en sommes,
Considérez la terre et regardez les hommes,
Ils brisent tous les nœuds qui devaient les unir.
Et Dieu m'a répondu: CERTES, JE VAIS VENIR.

Et en effet, le voilà qui vient. Le grand mouvement religieux qu'on voit se produire en est la preuve évidente. L'Humanité terrienne est arrivée à l'une de ses périodes de grande transformation où va se faire un pas énorme dans la voie du progrès. On ne peut le nier, le Spiritisme aura joué un rôle important dans la superbe évolution qui se fait.

Le Spiritisme, qui a été l'arme employée par la Providence pour combattre le Matérialisme envahissant de notre époque, est en même temps une science d'observation et une philosophie, tel qu'il a été endoctriné par son fondateur en France. Allan Kardec a déjà posé quelques bases pour asseoir notre foi à ce sujet. Il a fait voir que les Esprits ne sont pas des êtres à part dans la création, mais qu'ils ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu sur la Terre ou dans d'autres Planètes. Ce ne sont pas des êtres vagues et indéfinis, ni des flammes comme des feux follets, ni des fantômes comme dans les contes de revenants; ce sont des êtres semblables à nous, ayant un corps comme le nôtre, mais fluidique et invisible dans l'état normal.

« Lorsque l'*Ame* est unie au corps pendant la vie, dit Allan Kardec, elle a une double enveloppe: l'une lourde, grossière et destructible, qui est le *Corps*; l'autre fluidique, légère et indestructible, appelée *Périsprit*. Le péri-

sprit est le lien qui unit l'âme et le corps; c'est par son intermédiaire que l'âme fait agir le corps et que, d'un autre côté, elle perçoit les sensations éprouvées par le corps. »

On sait que les Kabbalistes et tous les Occultistes en général sont d'accord sur l'existence de cette trinité constituante de toute personnalité humaine; mais là où ils diffèrent, c'est dans l'*indestructibilité* du périsprit, qu'ils n'admettent pas. Le corps est le *caput mortuum* destiné à périr, et la mort n'est que la destruction de cette grossière enveloppe. L'âme abandonne cette enveloppe, lourde et gênante, comme on quitte un vêtement usé ou comme le papillon quitte sa chrysalide. L'homme sort bien de son corps comme Esprit, c'est-à-dire à l'état d'âme enveloppée de son périsprit, mais, disent les Occultistes, ce périsprit se dissout petit à petit pour laisser l'âme libre.

Le fluide qui compose le périsprit pénètre tous les corps et les traverse comme la lumière traverse les corps transparents; aucune matière ne peut lui faire obstacle. C'est pour cela que les Esprits peuvent pénétrer dans les endroits les plus hermétiquement fermés.

Les Esprits peuvent se manifester de mille manières différentes: par la pensée, par la vue, par l'audition, par le toucher, par des bruits, par le mouvement des corps, par l'écriture, le dessin, la musique... Ils se manifestent par l'intermédiaire de personnes douées d'aptitudes spéciales pour ces genres de manifestations et qu'on appelle des *Médiums*. On distingue ceux-ci en médiums parlants, voyants, auditifs, dessinateurs, écrivains, typtologues, etc. Les Esprits se servent du corps d'un médium absolument comme un artiste se sert des touches d'un piano ou des cordes d'un violon pour exprimer sa pensée.

Mais il est une observation que nous tenons à faire en passant: c'est qu'une personne vivante peut se dédoubler, c'est-à-dire quitter son corps et aller se promener à l'état d'Esprit. Les Mahatmas, dont on a tant parlé ces temps derniers, sont dans ce cas. D'ailleurs les Yogis de l'Inde, au moyen d'un entraînement particulier, qui est toute une science, arrivent à développer dans leur âme les facultés les plus extraordinaires (1).

On me saura peut-être gré d'en citer ici quelques exemples. *Tieh-Kwaï-sieng-shen* était un saint chinois qui, laissant son corps endormi dans une chambre, et ainsi réduit à la seule dualité de son âme et de son esprit, s'élevait dans les sphères célestes pour aller recevoir les instructions de Lao-tzeu (Confucius) depuis longtemps disparu de la Terre et dont il était le fervent disciple. Pendant ces ascensions il laissait la garde de son corps à l'un de ses disciples. Un jour, dit-on, celui-ci ayant été appelé au lit de sa mère mourante, lorsque l'Esprit du sage revint, au soir du septième jour, il ne put rentrer dans sa demeure corporelle endommagée par les vers. *Tieh-Kwaï-sieng-shen* se réfugia alors dans le corps boiteux et bossu d'un mendiant qui venait de trépasser, et put ainsi, sous cette nouvelle forme, continuer son apostolat, en soutenant d'un bâton sa démarche maladroite.

On raconte encore bien des choses de ces étonnants Yogis. Un autre apôtre boudhiste, qui vivait 600 ans avant Jésus-Christ, *Wang-pa*, était alchimiste et faisait de l'or exclusivement pour les pauvres, qu'il soutenait dans leur misère. Un autre, 140 ans avant Jésus-Christ, *Weï-peh-yang*, fut un célèbre alchimiste qui composa un traité fameux sur l'*élixir de Vie* (1). Il alla lui-même dans les montagnes de l'Himalaya préparer la poudre magique. Il l'administra d'abord à son chien qui tomba foudroyé, puis à son frère qui tomba mort, et enfin à lui-même, ce qui produisit le même effet. Son frère cadet se préparait à enterrer les cadavres lorsqu'ils se relevèrent tous comme par enchantement et se montrèrent pleins d'une belle et vigoureuse jeunesse.

Enfin le célèbre médecin *Hien-yuan-tzeu*, que, dit-on, les bêtes de la forêt escortaient à la recherche des herbes miraculeuses, se faisait voir à plusieurs endroits à la fois. Certain jour, une dame de la cour s'étant moquée de lui, il la transforma en une horrible vieille; mais, celle-ci lui ayant demandé pardon, le saint lui rendit sa beauté (2).

Je demande pardon à mes lecteurs de cette digression chinoise, les choses de l'Orient sont tellement à l'ordre du jour que je n'ai pu résister à la tentation de sacrifier à la vogue. Mais je reviens à mes moutons et je dis que l'Adepte arrive très bien à séparer son âme de son corps pour aller à de grandes distances se montrer à ses amis. Cette opération est toujours dangereuse.

On cite aussi bien des Saints qui, par apanage inhérent à leur sainteté et par l'effort d'une puissante Volonté, ont ainsi projeté au loin leur « Double » ou Corps astral. Au sujet de ces dédoublements, un initié de premier ordre, Joséphin Péladan, nous donne de la manière dont s'opère la séparation de l'âme et du corps chez un adepte, une description qui n'est pas sans intérêt. Voici ce qu'il dit à la

(1) Lire à ce sujet le charmant roman de Lermina « *A brûler* ». Bibliothèque Roulante de la Fraternité de l'Etoile.

(1) Lire encore le roman de Lermina intitulé « *L'Elixir de Vie* ».

(2) Le *Lotus*. C'est dans cette revue que j'ai recueilli ces faits.

page 146 du dernier roman de sa grande Ethopée, *La Victoire du Mari*. C'est Sexthental, le savant mage (ou plutôt sorcier), qui parle :

— « Mon cher frère, en le saint quaternaire, je vais tenir ma promesse et faire devant vous une projection de mon âme ou corps astral. Je vais me coucher sur ce divan, fermer les yeux : vous verrez monter de mon immobilité des globules blanchâtres qui se multiplieront, et bientôt la silhouette de mon corps flottera au-dessus de mon cadavre.

« Mon cœur sera imperceptible, mon calorique très ralenti ; vous ouvrirez la fenêtre, car le verre n'a pas les molécules assez distensibles, et cela me fatigue de décoordonner la pierre. Quand vous m'aurez vu sortir par la fenêtre, comme un nageur couché sur le dos, revenez près de mon corps, et, le poignard à la main, veillez à ce qu'aucun élémental n'y entre. Les élémentaux apparaissent sous l'aspect de petites flammes et sont décoagulés par les pointes. Sexthental ôta ses lunettes, s'enveloppa d'un manteau de laine, s'étendit sur le divan, croisa les mains, ferma les yeux. Sa respiration se rhytma, quelques ondes nerveuses coururent le long des jambes ; puis, très lentement, comme du pollen grisâtre, des duvets de brouillard parurent à quelques centimètres de son front. On eût dit quelque chose de semblable aux globules d'air qui montent à la dissolution du sucre dans l'eau. La formation grisâtre se condensa et s'étendit au plexus solaire ; puis, de la rate essorotrèrent des coagulats fluidiques importants. Bientôt une ligne grise se balança tout le long du corps ; elle s'épaissit ; semblables à une armature, les lignes structurales du squelette se dessinèrent. On eût dit que les doigts d'un sculpteur invisible recouvraient de glaise l'ossature de la forme humaine, et la coloration toujours grise se blanchit un peu ; enfin, le fantôme complet du docteur, couché, oscilla au-dessus de son corps avec le mouvement d'une bulle de savon au bout du chalumeau. Le corps astral du docteur s'étant balancé à la façon d'une barque qui prend le large, jaillit dans l'air comme si une lame marine l'eût pris et porté. »

Ces quelques notions préliminaires étaient nécessaires à l'usage des personnes qui n'ont point encore étudié les curieux phénomènes affirmant par expérience l'existence de l'âme et sa puissance, et la certitude des relations entre les vivants et les morts. Mais nous allons faire, en quelques mots succincts, un compte rendu du mouvement spirite depuis sa naissance. Nos lecteurs seront ainsi mis au courant des péripéties émouvantes qui ont amené sur le terrain ce grand problème des temps modernes : démonstration expérimentale de l'existence de l'Ame.

C'est un fait au plus haut degré remarquable à notre époque que l'apparition de Prophètes et de Voyants qui, sortis des plus bas degrés de la société, sont comme une protestation divine contre la prétention d'infaillibilité d'une science irréligieuse, uniquement basée sur des hypothèses à chaque instant démenties par les faits. Les *Médiums* servant d'intermédiaires entre le monde invisible et nous, pullulent. La seule difficulté, et il faut avouer qu'elle est des plus grandes et pour ainsi dire insurmontable dans l'état actuel de nos connaissances sur le terrain qui nous occupe, la seule difficulté est de savoir à quel degré de crédibilité doivent être élevées les Relations qui nous viennent de ce monde occulte, en même temps si merveilleux et si puissant.

Sont-ce donc là des faits nouveaux ? Non. *Nil sub sole novum*. Tout le système religieux hindou, toute l'histoire des Prophètes hébreux, sont basés sur l'existence bien réelle de ce monde invisible honni des matérialistes. Le terrain, d'ailleurs, avait été tout dernièrement préparé pour nous par l'un des plus grands Voyants qui aient existé, le Suédois Emmanuel Swedenborg. Il fut un des plus grands savants du XVIIIe siècle, à tel point qu'il n'y eut peut-être pas une science qu'il ne connût à fond. On peut dire aussi qu'il en fut le plus vertueux. Aussi tous les livres écrits par lui sont-ils dignes d'inspirer la confiance, et je tiens à lui rendre en commençant cet hommage que c'est lui qui nous a ouvert les portes du Ciel. Grâce à lui, nous connaissons le ciel et l'enfer et nous savons que celui qui quitte ce monde trouve là-haut sa peine ou sa récompense.

Mais nous avons en France un certain nombre de ces médiums extraordinaires servant d'instruments aux êtres invisibles qu éprouvent le besoin, ou sont chargés peut-être, de nous ouvrir l'intelligence. Nous nous proposons de les passer tous en revue, du moins les plus importants. Mais nous voulons procéder avec ordre et méthode et commencer par le commencement.

(A suivre.) RENÉ CAILLIÉ.

DICTÉES MÉDIANIMIQUES

Les sept Sphères spirituelles entre le Soleil et la Terre

Par le médium : BARONNE ADELMA DE VAY

> Ce serait un acte important d'établir ici, devant cette tombe éloquente, que l'examen méthodique des phénomènes appelés à tort surnaturels, loin de renouveler l'esprit superstitieux et d'affaiblir l'énergie de la raison, éloigne au contraire les erreurs et les illusions de l'ignorance, et *sert mieux le progrès* que la négation illégitime de ceux qui ne veulent point se donner la peine de voir.
>
> CAMILLE FLAMMARION
>
> (Discours prononcé en 1869 sur la tombe d'Allan Kardec)

J'ai, dans un château d'Autriche, une bien-aimée sœur spirituelle, d'une intelligence, d'une bonté, d'un devouement parfaits, à laquelle je voudrais bien rendre hommage. Mais à quoi bon les compliments dans une Fraternité comme la nôtre où nous n'avons tous au cœur qu'un sentiment : l'amour de nos semblables, qu'un objectif : les instruire, et qu'un but : les servir et leur être utiles ? Cette amie, c'est la baronne de Vay, comtesse de Wurmbrand.

Profondément religieuse, entièrement soumise aux volontés qu'en rêve lui dicte la Providence par l'intermédiaire de ses Anges, la baronne de Vay est un excellent médium, une sibylle qui ne s'endort même pas, peut naturellement dicter ses oracles, et dont la puissance et la haute valeur sont affirmées par l'élévation de son âme et la pureté de son cœur. Et si l'on doit ajouter quelque foi à des révélations venues des sphères invisibles, sans aucun doute devra-t-on donner à celles qui vont suivre la confiance qu'elles méritent et leur accorder l'autorité qu'elles paraissent avoir. Cela n'offrira pas trop de difficulté, d'ailleurs, si l'on veut bien se rappeler que les grands Initiés de l'Antiquité chez les Hindous, les Egyptiens et les Grecs, qui étaient aussi savants qu'ils étaient religieux, employaient scientifiquement les médiums endormis et les sibylles pour déchirer le voile des mystères du monde invisible et pénétrer ses secrets (1).

Parmi nos abonnés nous en comptons un grand nombre qui sont spirites. A ceux-là nous sommes bien certain d'être agréable en publiant dans l'*Etoile* ce manuscrit que nous adresse et nous confie la baronne de Vay. Quant aux autres, ils trouveront là grande matière à réflexion, et toutes ces pages, si elles ne sont pas lumineuses pour eux, serviront tout au moins à leur montrer ce qu'est cette nouvelle Philosophie religieuse qui fait de si merveilleux progrès dans le monde, et qu'on appelle le *Spiritisme*. Dans l'un et l'autre cas, il y a donc tout intérêt et tout avantage à publier ces documents qui nous sont si gracieusement offerts. Je voudrais que tous prissent à le lire le même plaisir que j'y ai trouvé moi-même.

La comtesse Adelma de Wurmbrand naquit à Farnopol en Galicie, le 20 octobre 1840. En 1842, son père, qui commandait un régiment autrichien, se retira dans ses terres, au château de Schwarzau, près de Vienne, où il mourut. La mort de ce père adoré fit sur l'esprit d'Adelma une impression qui resta ineffaçable. Bientôt elle acquit l'intime conviction que son père était devenu son Ange gardien, et qu'il la voyait et l'entendait. Chaque soir, avant de s'endormir, elle causait avec lui, s'imaginant souvent voir sa belle figure sérieuse se pencher au-dessus de son petit lit d'enfant.

En 1850, sa mère ayant épousé en secondes noces le prince de S..., en Prusse, il lui fallut se séparer de ses frères qu'elle aimait et de la patrie de son cœur. Ce fut pour elle l'objet d'une profonde douleur, et, bien que son second père fût pour elle excellent, elle ne put jamais s'acclimater en Prusse et la pauvre petite y souffrit cruellement du mal du pays. Mais plus elle grandissait, plus la conviction s'affermissait en elle que son père mort était bien véritablement son Ange gardien, qu'il veillait sur elle et la consolait.

Il lui fit même entendre que c'est lui qui la *mènerait à ses destinées*. En 1859, elle eut trois fois le même rêve : elle voyait un capitaine de hussards autrichiens, et elle entrait avec lui sous un dôme superbe que plus tard elle reconnut être celui de la cathédrale de Milan, ville où se trouvait en garnison celui qui devait être plus tard le baron Eugène de Vay.

La même année où se firent ces rêves, la jeune Adelma accompagna sa mère en visite en Hongrie, où celle-ci allait saluer sa sœur la baronne de Vay. C'est là qu'elle aperçut en chair et en os le beau hussard de ses rêves, et, dès leur première entrevue, elle entendit distinctement la voix de son père lui disant : Voilà ta destinée. En 1860, les deux prédestinés échangeaient leur anneau nuptial sous le dôme de la cathédrale de Milan, et Adelma devint la baronne de Vay.

En 1865, le docteur Gardos de Pest, qui s'occupait beaucoup de science magnétique, vint les voir à leur château de Gonobitz. On causa Magnétisme et bientôt le docteur déclara à la jeune baronne qu'elle était *clairaudiente*, *clairvoyante* et excellent *Médium*. La baronne de Vay n'avait aucune idée ni connaissance de toutes ces choses. Elle prit un crayon dans ses mains, et immédiatement celui-ci se mit à courir en écrivant toutes sortes de jolies choses. Elle était comme une vraie machine, ignorant absolument tout ce qui se traçait en caractères noirs sur la feuille de papier blanc placée devant elle.

Ce ne fut pas tout. A partir de ce jour elle commença à faire des cures merveilleuses. Pendant quelques années elle eut une très grande force magnétique et guérissait les aveugles, les cholériques, la folie, l'épilepsie et les cas les plus

(1) Voir à ce sujet la *Mission des Juifs* du marquis de Saint-Yves et les *Grands Initiés* d'Edouard Schuré.

graves d'obsession. Mais plus tard, sa médiumnité changea de nature et elle devint exclusivement médium écrivain. Jamais elle ne put obtenir ce qu'on appelle des effets physiques. Aujourd'hui elle ne fait plus de cures ; tout est devenu chez elle *Haute Spiritualité*. Voici la liste des ouvrages qu'elle a successivement fait paraître et qu'elle a gracieusement offerts à la Bibliothèque Roulante de la *Fraternité de l'Etoile* :

Betrachtungen fur Alle. 1867
Geist, Kraft, Stoff. 1870
Studien in der Geistenwelt. . . . 1874
Erzhälüngen der Ewigen Mütterleins.
Dem Zephir Abgelauscht.
Œonen.
Hephata.

J'allais oublier de dire que, dans les belles et longues prières que, *en extase*, fait la baronne de Vay, son esprit ou son âme, ou plutôt tous les deux en même temps se transportent auprès des personnes qu'elle aime. Plusieurs de ses amis ont eu l'apparition de son « *Double* ».

Dans le cours du manuscrit que nous offrons à nos lecteurs, on remarquera un cantique spirite, écrit en musique, qui fut dicté et noté en dix minutes par le médium. C'est une musique simple, mais éminemment harmonieuse dans ses religieux accords et faite pour être jouée sur un orgue et chantée par des voix graves de baryton ou par des violoncelles. On y verra aussi une remarquable théorie de la création des Elémentaires, de la constitution de la Dyade androgyne qui réalise l'harmonieuse union du Père et de la Mère, c'est-à-dire de Dieu qui crée et de la Nature qui conçoit ; toutes théories tout au moins excessivement curieuses par les rapports qu'elles ont avec ce que nous enseignent les Sciences Occultes. L'influence, dans l'existence, des sept Elémentaires qui s'incarnent dans le corps humain en même emps que l'âme, donne à réfléchir.

En dernière analyse, cette longue dictée médianimique n'est autre chose qu'un très beau résumé de la Doctrine Spirite suivant les bases posées par Allan Kardec, et de la Doctrine des Occultistes. Elle présente cette particularité qui a bien son prix : c'est que c'est une large Synthèse qui permet à chacun d'asseoir et de fixer son jugement et sa foi. Heureux celui qui aura pu y trouver des éléments pour acquérir cette Foi Spirite qui donne à l'âme tant d'espérance lucide et calme, et au cœur tant de courage et de mépris pour les joies désordonnées du monde matériel. Heureuses les mères et les épouses privées des tendres objets de leur amour, et c'est avec une résignation douce et sans faiblesse qu'elles écouteront le chantre aimé du Spiritisme leur réciter ses charmants poèmes et leur dire tendrement à l'oreille :

Veuves, ne pleurez pas ! la mort est un mensonge.
Il n'est point d'autres morts que ceux qui n'aiment plus
Ne vous épuisez pas en regrets superflus,
Arrachez de vos cœurs la plainte qui les ronge,
Veuves, ne pleurez plus (1) !

Car ceux qui s'en vont sont plus heureux que ceux qui restent, car les chers invisibles voient les pleurs qui coulent de nos yeux et nous troublons leurs joies célestes par nos plaintes égoïstes et nos lâches tristesses.

Et maintenant je laisse la place à l'aimable médium, qui réclame l'indulgence de ses lecteurs pour les pages qu'elle se fait un bonheur de leur offrir, mais qu'elle a dû traduire pour eux de l'allemand dans une langue qui n'est pas la sienne.

R. C.

∴

CHAPITRE PREMIER

Amour de Dieu

Le Néophyte. — J'aimerais mener une vie religieuse et bonne, et je ne sais comment commencer. On m'a dit, cher Auguste, que tu es un savant maître, un homme saint, et c'est pour cela que je viens vers toi, te priant de m'enseigner la voie de la vertu.

Auguste. — C'est avec plaisir, cher ami, que j'entreprendrai de t'enseigner, mais il n'est pas facile de mener ici-bas une vie selon la loi de Dieu, et de tout faire par amour de Dieu. Tu sais ce que Jésus disait au jeune homme riche qui voulait suivre le maître. Jésus lui dit : « Vends tout ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres. » Sur quoi le jeune homme s'en alla bien triste.

Le Néophyte. — Il en serait de même de moi, cher Auguste. Tout donner, et ne plus rien posséder, me semble impossible, car il faudrait alors dépendre entièrement de la pitié d'autrui. Ne peux-tu me montrer un chemin plus facile ?

Auguste. — La vie du Juste a trois pierres fondamentales, trois commandements suprêmes : 1° aimer Dieu par-dessus toute chose ; 2° aimer le prochain comme soi-même ; 3° tout donner, pour tout recevoir. Je te le demande, aimes-tu Dieu plus que toute chose ? Examine-toi bien, cher ami. Connais-tu la force, les conséquences de cet amour sublime ? Je te dis, que sur trois millions d'hommes, un seul, peut-être, sait aimer Dieu. Sois sincère dans l'examen de ton cœur ! Est-ce que tu sacrifierais père, mère, épouse, biens terrestres, tout enfin, pour l'amour de Dieu ?

Le Néophyte. — Ta question, cher Auguste, est bien grave ; il est difficile d'y répondre. Dieu nous prend souvent tout ce que tu viens de nommer ; mais tout sacrifier, comme Abraham sacrifia son fils Isaac, — non, je ne pourrais le faire. Aie patience, cher Auguste, et permets-moi de te parler à cœur ouvert. En vérité, je trouve bien difficile d'aimer Dieu plus que toute chose. Dieu est invisible ; je ne puis ni l'entendre, ni le voir. Il existe seulement dans notre *foi*, mais non pas dans notre *savoir*. Enfin Dieu n'est qu'une hypothèse. Comment pourrais-je donc tant aimer une hy-

(1) *Les Chrysanthèmes de Marie*, par Camille Chaigneau.

pothèse? Comment lui tout sacrifier? Evidemment cet amour devrait être de tout autre nature qu'un amour quelconque. J'avoue ne pouvoir comprendre cet amour, car je ne comprends pas Dieu.

Auguste. — Mais personne ne peut comprendre Dieu! Jésus n'a-t-il pas dit : « Personne ne comprend Dieu; le Fils seul le connaît. Dieu est un esprit (1). »

Le Néophyte. — Voilà! Un esprit! encore une hypothèse! Quelque chose d'immatériel que nous ne connaissons, ne comprenons, ni ne voyons.

Auguste. — Que de choses il y a dont la définition et la conception nous manquent! et pourtant elles existent. Que de choses inexpliquées! Mais quand la chose est une fois expliquée, vous la trouvez simple et naturelle. L'origine de la vie nous est inexplicable. Vous parlez de forces qui agissent sur l'univers, vous donnez des noms à ces forces, mais vous n'en connaissez pas l'origine. As-tu jamais vu la *force?* Tu en vois bien les effets, mais la cause t'en est inconnue. C'est ainsi qu'il en est pour Dieu. Il est la CAUSE; la création, c'est l'*effet*. Il est la Force qui agit. Il faut bien accepter pourtant une Force suprême, créatrice, une Cause intelligente, qui devient évidente si l'on regarde l'harmonie et la grandeur de la création, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Appelons donc Dieu: la CAUSE. D'ailleurs ne sens-tu pas l'esprit immortel en toi? Qu'est-ce donc qui agite ta conscience, tes pensées, qui produit ta vie intellectuelle? Toutes tes sensations spirituelles ont une cause invisible. Le zéphir du soir qui baise ton front, le vois-tu? Vois-tu la chaleur? Vois-tu l'éther? Ainsi, cher ami, il faut que tu croies à quantité de choses que tu ne vois pas, mais dont tu ressens les effets. Eh bien, crois aussi en la grande Cause, en Dieu, qui est la vie, la force, l'omnipotence, et que tu ne peux voir.

Le Néophyte. — Ah! je commence à pressentir l'Eternel! Je pressens sa Puissance et mon regard s'agrandit. Mais de quel amour faut-il aimer un Dieu si grand, si sublime? Est-ce qu'il peut tenir, dans sa Grandeur, à l'amour d'un être infime! Et la haine du pécheur peut-elle lui faire du mal?

Auguste. — Aime Dieu, comme un enfant aime son père, de toute ton âme, de tout ton cœur. Crois en Lui, aie confiance en Lui. Parle-lui comme un enfant, car tu n'es qu'un simple ignorant devant Dieu. Qu'est-ce que peut être la science, le savoir d'un homme auprès de la Science et de la Sagesse de Dieu? Rien. Dieu veut simplement que tu l'aimes, et c'est ton devoir. La haine du méchant ne l'atteint pas, certainement, mais le mal est l'ennemi de lui-même et se punit lui-même.

Le Néophyte. — Comme tu dis tout cela simplement, cher Auguste! Oui, il faut bien que je l'avoue, Dieu est mon père, la source de ma vie, je suis son enfant, et j'oserai lui dire tous mes soucis et mes maux. Dois-je lui parler ou simplement penser à lui? Crois-tu véritablement qu'il m'écoute et m'entend? S'il écoute chacun, son amour est sublime, et l'on peut vraiment l'aimer de toute son âme.

Auguste. — Oui, si tu parles ou si tu penses, Dieu t'entend. Va! dis à ton Père céleste tout ce qui t'afflige, il est la Bonté même, la Bonté immuable. Lui, le Créateur de tout ce qui est, connait tous les Esprits, tous les hommes. Est-ce que cela te surprend? Ne connais-tu pas chacun de tes enfants? Comprends maintenant pourquoi Jésus disait: « Aimez Dieu par dessus toute chose. »

Le Néophyte. — Oui, je le comprends. Nous lui devons notre vie, l'immortalité, tout. Il est le Père, — nous, les enfants, et nous lui devons l'amour suprême.

CHAPITRE II

L'épreuve de l'amour

Le Néophyte. — Cher Auguste! Je m'approche de toi, brisé par la douleur! Celui que tu nommais l'« AMOUR » m'a ravi mon épouse bien-aimée. Mes enfants n'ont plus de mère. Oh! tout mon cœur est rivé au cercueil de ma bien-aimée! Elle, toujours si pleine d'amour et de bonté, elle est maintenant muette et froide. En donnant la vie à son dernier fils, elle mourut. Est-ce là l'amour de Dieu pour ses créatures?

Auguste. — Pauvre et faible mortel! Ne pense pas à cette fin, mais pense à ce qui est éternel. Ton épouse ne t'est pas ravie pour toujours, sa mort n'est qu'une séparation temporaire. Elle est maintenant auprès du Père éternel et c'est son Amour qui l'a attirée à lui.

Le Néophyte. — Oh! c'est bien difficile à croire! Est-ce donc par amour qu'il prive ainsi mes enfants de leur mère?

Auguste. — Il y avait une fois une mère; son enfant était mourante. La mère priait et pleurait: « Mon Dieu! je ne puis te la donner, » disait-elle. Et Dieu lui laissa son enfant. Bien des années plus tard, cette enfant mourut, vieille femme, voleuse et mauvaise, — en prison. Ne demandez donc pas à Dieu : « pourquoi fais-tu ceci ou cela? » Ne vous arrogez pas le droit de juger Dieu, ses chemins sont impénétrables et toujours sages. Pauvre mor-

(1) Dieu est l'Être ineffable et sans nom, dit la Kabbale. Il est le *mystère* des mystères, l'inconnu des inconnus. Toutes les créatures se demandent entre elles quel est son nom, et se voient forcées de répondre qu'il n'en a pas. (R. C.)

tel, si faible! tu voulais aimer Dieu plus que toute chose, et, déjà, te voilà désespéré! Sache qu'il faut tout perdre pour tout gagner. Et si Dieu te prenait tous tes enfants, tous tes biens terrestres, si tu devenais mendiant, il faudrait encore l'aimer, car il faut « tout perdre pour tout gagner ».

Le Néophyte. — Alors il vaudrait mieux n'aimer personne, faire taire son cœur, devenir froid et indifférent, et vivre en anachorète. On aurait tout surmonté, alors on aurait subjugé la chaire, plus rien ne pourrait vous faire mal, rien ne pourrait vous être ravi, ni rien vous toucher.

Auguste. — Tu te trompes, car alors où serait le sacrifice? où le mérite? Tu dois savoir tout donner et te soumettre. Voilà ce qu'est aimer Dieu.

Le Néophyte. — Alors la vie n'est qu'un cruel supplice! toute possession est une chimère et rien ne nous appartient.

Auguste. — Tâche de posséder Dieu, et alors tu auras tout, la paix et le bonheur. Toutes les choses qui viennent de l'esprit sont impérissables, et ces choses tu peux les posséder, quand tu auras bien compris ce qu'est la vie. L'amour de ton épouse t'appartient même après la mort. Cherche-la auprès de Dieu. La possession des choses de ce monde n'est que chimère. Ici tout est rongé par les vers. Qu'aimais-tu le plus en ton épouse?

Le Néophyte. — Son amour, sa bonté, son âme, ses pensées, ses douces paroles.

Auguste. — Alors, ami, tu aimas des choses impérissables, éternelles, et tu les retrouveras.

Le Néophyte. — O maître! mais je l'aimais aussi en chair et en os, quand elle vivait; et quand elle fut raide et morte, quand la lumière de ses yeux adorés fut éteinte et le sourire de ses lèvres disparu, il me prit un frémissement, car ce n'était plus elle!

Auguste. — Non, ce n'était plus elle. L'esprit, qui faisait son individualité, avait quitté son corps. Mais l'élément immortel qui t'aima — et qui t'aimera toujours — vit. C'est l'Esprit, qui vit dans le monde des Esprits. Tout vient de Dieu, et tout retourne à Dieu.

Le Néophyte. — Alors il faudra que je fasse souvent le chemin qui va vers Dieu, si elle est auprès de Lui. Est-ce là ce que tu veux dire, que l'amour divin nous punit pour nous attirer à Lui?

Auguste. — Oui, cher ami, c'est cela même.

Le Néophyte. — Je voudrais aimer Dieu de toute mon âme, mais je ne le puis. Oh! ce n'est pas difficile de ressentir l'amour de Dieu au sein du bonheur; — mais, dans les dures épreuves, la main de Dieu qui nous frappe nous fait trop mal. Voilà que mon fils mourut, — lui aussi. Lui, ma seule consolation, suivit bientôt sa mère. Oh! ce n'est pas tant de malheurs qui peut mettre en mon cœur l'amour de Dieu.

Auguste. — Si, cependant, ami, car ton enfant est maintenant heureux auprès de sa mère. Sais-tu donc à combien de vicissitudes il échappa par sa mort? Et elle ton épouse chérie, comme elle doit être heureuse d'avoir retrouvé son enfant! Ne peux tu donc renoncer à ton bonheur par amour pour elle? Trouves-tu cette vie terrestre si douce et si désirable? La Terre est-elle une planète si pleine de joies? Pourquoi donc gémis-tu de voir ton enfant débarrassé de tant d'épreuves?

Le Néophyte. — C'est que j'aime la vie, qui fut si heureuse jusqu'à présent pour moi. Cette mort de mon épouse et de mon enfant sont mes premières douleurs. Et j'aime encore à vivre. Nous savons si peu de la vie d'outretombe! De là, point de voix qui nous parle.

Auguste. — Tu crois? Et moi je t'affirme que nous ne sommes nullement séparés du monde qu'habitent nos chers disparus. Mais nous causerons de cela plus tard. Dis-moi seulement, ne penses-tu pas plus souvent à Dieu qu'autrefois, depuis que la mort t'a ravi ta tendre épouse?

Le Néophyte. — Oh! certainement. Lorsqu'elle était auprès de moi, mon amour pour elle remplissait toute ma vie, et je ne pensais guère à Dieu. Mais à présent, tu as raison, quand je la cherche, je cherche Dieu. — Elle doit être auprès de Lui.

Auguste. — Eh bien, te voilà donc persuadé que Dieu existe?

Le Néophyte. — Oui. Mais je ne suis pas persuadé du grand amour de Dieu. Comment expliquer tous les désastres affreux, les malheurs par l'eau et par le feu, sur terre et sur mer, qui accablent la pauvre Humanité? La main de Dieu qui punit me semble bien dure et bien terrible!

Auguste. — Ne punis-tu jamais tes enfants?

Le Néophyte. — Mes enfants sont très bons, il faut rarement les punir. Mais les enfants de mon voisin sont vraiment bien méchants et j'aimerais pouvoir les corriger quelquefois. L'exemple des enfants gâtés qui n'ont jamais subi de punition pour leurs fautes est effroyable, en vérité. Plus d'un finit sa vie en prison, et cela par la faute du cœur faible de sa mère. Oui, cher Auguste, je le vois maintenant, il nous faut subir les punitions de Dieu quand nous les avons méritées.

Auguste. — Voilà qui est bien dit. Sache que Dieu punit toujours justement et quand il

le faut, et ne demande jamais : pourquoi ceci ? pourquoi cela ? Confie-toi en la Bonté et la miséricorde divines. Et ne te révolte jamais contre les lois de Dieu, car cela ne sert absolument à rien. Si tu reconnais sa sagesse, il faut baiser la main qui te punit. *(A suivre.)*

Médium : Baronne Adelma de Vay.



BIBLIOGRAPHIE

Théosophie Sémitique. — *Les Vrais Israélites.* — *Identification des dix Tribus perdues avec la Nation britannique.* — **Théosophie Mahométane** — par lady Caithness, duchesse de Pomar. (Georges Carré, éditeur. Prix : 2 fr.)

Excessivement intéressants tous les livres de lady Caithness, duchesse de Pomar. En voici un nouveau (vient de paraître) qui contient les principaux éléments de la *Théosophie Sémitique* et ceux de la *Théosophie Mahométane*, et qui fait le couronnement de l'édifice laborieusement construit par la savante et dévouée directrice de l'*Aurore*. Dans cette série d'ouvrages, le lecteur parcourt à vol d'oiseau toute la Science des Religions, depuis la plus ancienne, comme le Boudhisme, jusqu'à celles qui se partagent actuellement la faveur de nos temps modernes. Et ce n'est pas tout, car l'œuvre synthétique si courageusement entreprise ne serait pas complète : la directrice de l'*Aurore* inaugure une ère nouvelle dans la direction de sa Revue en entrant à pleines voiles dans la divulgation des mystères du *Christianisme ésotérique*. Et cette évolution était logique et de rigueur, car le christianisme ésotérique, comme l'a si bien démontré Edouard Schuré dans son beau livre des *Grands Initiés*, n'est autre chose que la synthèse, l'exaltation sur un plan supérieur de toutes les Théosophies qui l'ont précédé.

« Les Esséniens, dit-elle page 19 (et le Christ faisait partie de cette secte religieuse), étaient une fraternité d'Hermétistes. La Kabbale, basée sur les lois de Manou, résout l'ésotérisme de toutes les Religions. Les doctrines de Zoroastre, de Pythagore et de Platon sont toutes contenues dans la Kabbale Juive. Nous savons que les Esséniens ont été les professeurs de l'ordre le plus élevé de la Kabbale, les *Perfecti*, les prophètes de l'Ancien Testament, et d'Elie leur supérieur. Ils existaient en Syrie aussi bien qu'en Egypte, et la même doctrine et le même système régnaient dans les deux pays ».

Dans la *Théosophie Sémitique*, la Bible est en partie ramenée à ce qu'elle est réellement, un livre de mystères où presque tout est allégorique. « Origène, saint Augustin, saint Théophile d'Antioche, saint Cyrille, saint Jérôme, tous les Pères de l'Eglise, dit lady Caithness à la page 22, interprètent les noces de Cana dans un sens spirituel, comme représentant l'union de l'intérieur avec l'extérieur qui change l'*Eau* (c'est-à-dire la lettre) en *Vin* (c'est-à-dire l'*Esprit*). Et c'est là le premier miracle que Notre-Seigneur (*la Vérité*) a accompli. Et saint Paul nous a expliqué la véritable signification de l'Allégorie d'Abraham et de ses deux femmes, dans laquelle la *Loi* est représentée sous la figure de la femme esclave, et l'*Esprit de la Loi* sous celle de la femme libre, ce qui veut dir que là où est l'Esprit est la liberté, etc., etc. »

La *Genèse* de Moïse n'est autre chose que l'histoire de la création de l'Ame et de sa chute par la perte de sa nature androgyne, et la *Mercaba*, dans la vision du Chariot d'Ezéchiel, est sa Renaissance spirituelle. Quant à l'Apocalypse de saint Jean, c'est tout simplement une révélation prophétique de l'Apothéose de cette Ame également racontée en style allégorique.

Enfin le système théosophique de la Kabbale, depuis l'ineffable et insondable *Aïn-souph* jusqu'à *Malchut*, et le *Sepher Ietzira*, et les attributs zéphirotiques de la Divinité, y sont là passés en revue en un résumé simple et élémentaire.

***

Théosophie Mahométane. — Le Mahométisme est la religion des descendants du fils d'Abraham par la femme esclave. Pendant que d'un côté il inculqua, au sein du Paganisme, l'unité de Dieu comme idée centrale et enseigna la patience, l'obéisance et la soumission, de l'autre il développa un individualisme malsain qui rabaissait la vie sociale, un orgueil qui pousse à des cruautés sauvages. « Mahomet nous prêche un Dieu au-dessous de nous, Moïse un Dieu à la fois au-dessus de nous et avec nous; Jésus nous parle d'un Dieu au-dessus de nous, avec nous et en nous. »

Les théosophes musulmans considèrent Mahomet, venu 600 ans après J.-C., comme le dixième avatar, la dixième incarnation de Bouddha, *la Sagesse divine*. Le nom de Mo-ahmed contient la fameuse syllabe secrète de OM, emblème mystique de Dieu dans l'Inde. Or, une chose vraiment curieuse est que les Brahmines affirment eux-mêmes que Mahomet était un Avatar de Bouddha. C'est ce qui explique les faciles progrès du Mahométisme dans l'Hindoustan où l'on considérait cette Religion comme une simple continuation du Bouddhisme. Avant la naissance même de Mahomet, La Mecque [Moca, *la grande et l'illustre*] était déjà appelée la cité du Royal Bouddha. « Il y a donc dans le Mahométisme, dit lady Caithness, une religion ésotérique, comme dans toutes les autres. Un musulman est aussi chrétien que nous, et dans la mosquée de Saint-Jean, à Damas, le saint est l'objet de la plus grande vénération. »

Les *Suffis* sont justement les Mahométans ésotériques. Or le *Suffisme* (ou plutôt *Sophéisme*, de Sophia, Sagesse divine) est un courant dérivé de l'ancienne religion des Mages. Tout cela prouve

bien que toutes les Religions ont la même racine. En résumé, le but de la doctrine est la même partout : perdre son individualité dans le Dieu absolu, se réunir à l'Unité divine.

Le Suffisme est divisé en quatre degrés. Dans le *premier*, l'Initié est tenu d'observer les rites et les cérémonies de la religion, à cause du vulgaire qui ne peut s'élever aux sujets supérieurs. Au *deuxième* degré il obtient la Puissance et la Force et peut quitter son maître (gourou) pour étudier seul; il peut renoncer alors aux formes et aux cérémonies pour se livrer entièrement à l'entraînement spirituel; on n'atteint ce degré que par de grandes vertus. Le *troisième* degré est celui de la Connaissance, de la Sagesse; à cette étape l'Initié est inspiré et considéré comme égal aux Anges. Au *quatrième* degré, l'Initié a opéré son union complète avec la Divinité. Les Suffis ont des secrets et des mystères, à tous ces degrés, qu'ils ne communiquent jamais au profane et dont la révélation serait le crime le plus horrible.

On le voit, c'est toujours et partout la même méthode d'entraînement. Chez les Suffis de la Perse on rencontre le même ésotérisme que celui de Bouddha, de Zoroastre, de Moïse, de Jésus et de Mahomet.

C'est la même liqueur que Dieu dans un grand verre
Pour chaque âme a versée, et qui la régénère.

Il faut lire, aux pages 133 et 134, les belles poésies des ésotéristes persans.

***

Identification des dix Tribus d'Israël avec la Nation Britannique. — Cette partie du livre de la duchesse de Pomar a pour but de démontrer que le peuple Anglais n'est autre chose que l'émigration des dix Tribus perdues d'Israël et que la reine Victoria actuelle est assise sur le trône de David. Il faut avouer que les preuves mises en avant abondent séduisantes et drues, et l'on peut dire vraiment qu'on est sinon obligé de se rendre, du moins très tenté.

Zédékia, le dernier roi d'Israël, ayant été fait prisonnier par Nabuchodonosor, celui-ci lui fit crever les yeux après avoir tué devant lui tous ses fils et tous les princes de Juda. Mais Dieu intervint pour sauver la tribu de Juda. Il ordonna en songe au prophète Jérémie de sauver les filles du roi et de les transporter dans les « Iles de l'Ouest » avec l'Arche de l'Alliance, l'Etole du grand Prêtre, les deux Tables de la Loi et la pierre sacrée sur laquelle David et Salomon ainsi que tous les autres rois d'Israël avaient été couronnés. Cette *pierre de Bethel*, si vénérée, était celle sur laquelle le patriarche Jacob avait reposé sa tête lorsqu'il eut son fameux rêve de l'échelle où montaient et descendaient les Anges. C'est dans ce rêve que Dieu lui dit : « *Et ta postérité sera comme la poussière de la terre; et tu t'étendras de l'Occident à l'Orient, et du septentrion au midi; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.* » (Genèse, XXVIII, 14.)

C'est certainement une preuve convaincante que c'est justement sur cette pierre de Bethel, enfermée dans un magnifique fauteuil gothique dans l'abbaye de Westminster, que sont couronnés tous les rois d'Angleterre. Une autre qui ne l'est pas moins, c'est ce fait que l'Etendard qui flotte actuellement sur le donjon du château de Windsor a justement aussi pour blason le Lion de la tribu de Juda.

On sait combien tous les Hébreux ajoutent foi aux Promesses que Dieu leur fit par l'organe de Moïse. Les Anglais possèdent en partie cette foi, et lady Caithness porte en elle la ferme conviction que toutes ces Promesses, toutes ces voix divines sorties de l'inspiration des Prophètes, doivent strictement se réaliser. Cette base posée, elle prouve par de nombreuses citations bibliques tout ce qu'elle avance.

Jusqu'à la mort du roi Salomon le peuple hébreu ne forma qu'un seul Royaume. Ce fut alors seulement que la séparation eut lieu : les tribus de Juda et de Lévi restèrent à Jérusalem et prirent le nom de *Juifs;* les dix autres tribus suivirent Jeroboam et conservèrent le nom d'*Israélites.* Il faut lire à la page 51 la très remarquable distinction faite entre Israël et Juda. Juda tomba en captivité à Babylone pendant que les dix autres tribus furent transplantées au delà de l'Euphrate, en Médie et en Assyrie. C'est de là que celles-ci émigrèrent vers le nord.

Saxon veut dire « *Fils d'Isaac* » (I'saac's son) et il est prouvé que les Saxons viennent des contrées où disparut Isaac. — Les alphabets Hébreu et Irlandais sont formés à peu près des mêmes lettres. — Les Ibériens, qui donnèrent à l'Irlande le nom d'Hibernia, reçurent leur nom de Héber le père des Hébreux. — Les Danois, qui furent les seconds envahisseurs de la Grande-Bretagne, appartenaient à la tribu de Dan qui, possédant de nombreux vaisseaux, réussit à s'échapper par la mer lors de la conquête assyrienne. On sait d'ailleurs qu'il est admis que l'Angleterre fut une colonie Phénicienne et que les Phéniciens se composaient des tribus de Dan, de Zabulon et d'Ascer. — Les Normands, les derniers conquérants de l'Angleterre, descendent de la tribu de Benjamin. La grande mission de la tribu de Benjamin était d'être une *lumière*. Elle se réunit aux neuf autres tribus en traversant, sous la direction de Dieu, l'Italie et la France. Elle fut spécialement attachée à la mission du Christ, le Sauveur, et saint Paul était un israélite de la tribu de Benjamin. Les dix tribus israélites acceptèrent la mission chrétienne, et les Juifs, formés par les deux tribus de Lévi et de Juda, la refusèrent.

Une scission se forma au sein du peuple anglais, et les tribus d'Ephraïm et de Manassé allèrent constituer les Etats-Unis d'Amérique dont le Sceau gouvernemental porte la devise biblique : « *La rébellion contre les tyrans est* obéissance à Dieu. »

Enfin les Poids et Mesures adoptés en Angleterre sont exactement ceux des Hébreux du temps de Moïse, et les Anglais, très conservateurs comme l'étaient et le sont encore les Israélites, ont toujours refusé d'adopter le système métrique qu'ils regardent comme « une erreur et un péché contre la rigueur géométrique, disait Herschel, le grand astronome, attendu qu'il est plus logique de prendre le diamètre par unité que la circonférence ».

Enfin la rigueur avec laquelle les Anglais observent le Sabbat ou repos du dimanche est encore un fait qui les rapproche des Hébreux.

Beaucoup de savants rabbins ont accepté les idées et les raisons si savamment développées dans ce livre de la duchesse de Pomar.

∴

Certes voilà quelque chose de grandiose pour une intelligence ouverte : Dieu faisant des Promesses à son serviteur Moïse et à ses Prophètes et les accomplissant à travers les temps ! Et c'est vraiment le cœur ému que l'on suit dans l'histoire ce peuple choisi, le glorieux peuple hébreu, tour à tour béni et criblé de tribulations de toute sortes, mais toujours ferme et croyant, et qu'on le voit porter avec lui les Destinées du globe. C'est lui qui, après l'horrible schisme d'Irshou à Babel et la confusion des Races, est chargé de ramener sur la Terre le Gouvernement mondial d'autrefois et la Paix du Royaume de Dieu. Il est brisé, morcelé, dispersé par l'infâme tyran de Babylone, mais un messie, un Sauveur lui est promis, qui vient en effet à une époque déterminée pour jeter les divins fondements de la Fraternité universelle et de l'Association des Peuples et des Races, de l'Unification du globe. Les Juifs le crucifient, les Israélites l'écoutent et l'adorent. Les Juifs sont cruellement punis par une longue suite de persécutions, et l'Esprit du Christ, veillant au contraire sur les dix tribus dispersées, les réunit toutes sur un point du globe et en fait une Nation bénie. C'est tout simplement sublime et grandiose.

Mais il y a plus encore. La Providence ne fait pas les choses à demi et il faut que la loi s'accomplisse : *Tout progrès se fait circulairement et revient à son point de départ.*

Qu'est-ce que ce peuple d'Is-Ra-El ? Le marquis de Saint-Yves, dans sa superbe révélation de la « *Mission des Juifs* », va nous le dire. Les Hébreux des déserts d'Egypte n'étaient autres que des colonies de la vieille Gaule des Druides, de la Vahara, où avait pris naissance la Race Blanche. Emmenés captifs par la Race Noire, alors prépondérante, et condamnés aux plus rudes travaux, ils vivaient dispersés sous le nom de *Bodhones*. Ils furent rassemblés sous la main puissante du sage Moïse, le fidèle serviteur et l'instrument de Dieu. Et leur Mère Patrie à tous, c'est la Gaule. Et, *mirabile portentum* ! les voilà réunis, tous, autour de la Mère Patrie, cette vieille Gaule, où toute la Race un jour avait pris naissance. Le Cycle est accompli, et tout ce qui se passe actuellement dans la Chrétienté montre qu'un Cycle nouveau commence, Cycle de gloire, de Paix et de Fraternité.

On le voit, et cela est hors de page par excès d'évidence, tous les Peuples occidentaux sont de même Race et frères. Ils sont frères, ces vieux Gaulois et ces pauvres Bodhones glorieusement revenus de leur exil et de leur long esclavage. Pourquoi donc se font-ils la guerre ? Quand donc leurs yeux aveuglés s'ouvriront-ils à la Lumière de la Vérité, et jusques à quand le frère continuera-t-il à égorger son frère ? Quand donc enfin tous les Peuples occidentaux se donneront-ils le baiser de Paix ?

René CAILLIÉ.



Le Poète

A Alber Jhouney.

Epris d'une splendeur, qu'il veut toujours plus ample,
Le poète, malgré la Terre et le Destin,
Se bâtit dans son cœur un asile hautain,
Afin de s'y donner des fêtes sans exemple.

En ses rêves de Prince et de Mage, il contemple
Tout le Futur profond, tout le Passé lointain,
Et dessine aux clartés d'un immortel matin,
Pour s'y diviniser, l'ordonnance d'un Temple.

Des Formes qu'il engendre il est l'auguste amant,
Et, par un juste orgueil, en elles s'acclamant,
Il regarde monter son âme à leurs visages.

Et ces vaines fureurs dont l'Homme a palpité
N'éveillent pas de trouble en ses prunelles sages,
Qui sont des firmaments tout bleus d'Eternité.

Louis Le CARDONNEL.

Triptyque

A Charles Buet.

I

L'or suprême du jour allume le Calvaire.
Sous le faix de douleur Jésus monte, courbé :
Le sang de ses pieds nus fait le sol imbibé,
Et le fouet des bourreaux le blesse et le lacère...

Déjà la nuit étend son aile circulaire :
Voici le faîte atteint, marqué pour le gibet.
Pour la troisième fois le Sauveur est tombé,
Et la plèbe rugit de haine et de colère...

O fureur des marteaux s'abattant sur les clous
Qui perforent la chair de l'Auguste Victime !
O clameur des soldats rythmant le bruit des coups !

Mais soudain, comme pour graver l'horreur du crime
Dans l'œil ouvert du monde, — ineffaçablement —
Un gigantesque éclair zèbre le firmament.

II

L'horreur des cieux sanglants à l'infini s'allonge,
Fond de pourpre et de sang où s'estampe la Croix,
Tableau semé de deuil, décor hanté d'effrois
Où l'œil d'un Dieu mourant s'immobilise et plonge.

Et là-haut l'agonie horrible se prolonge :
Le sang coule du front, le sang coule des doigts,
L'insulte monte avec les rires et les voix,
Et l'hysope est tendue où pend l'infâme éponge.

O mains, ô pieds percés ! O blessure du flanc
Où s'abreuve la lèvre effroyable d'un monde !
O bras stigmatisés, ô front pâle et sanglant !

— « *Eloï, Eloï !...* » — plainte amère et profonde !
Cri sans nom de douleur jeté vers l'infini !
Inénarrable appel ! — « *Lamma Sabactani!* »

III

Et longtemps à travers le grand ciel attristé,
Dans la nuit morne où toute étoile reste éteinte
Frissonne l'angoissant écho de cette plainte
Comme un tocsin funèbre au loin répercuté.

Et voici que sur le front de l'Humanité
Passe comme un frisson d'agonie et de crainte,
Voici qu'avec le poids écrasant d'une étreinte
Un grand brouillard de sang couvre l'Immensité.

Et pour rendre encor plus tragique la nuit sombre
Qu'embrasse de ses bras le doux Crucifié,
Voici qu'un long sanglot monte du sein de l'ombre !

— Sanglot humain, sanglot d'un cœur supplicié
De déchirant amour ! Sanglot d'un cœur de mère !
— Et Marie, à genoux, baise la croix amère.

RAOUL PASCALIS.

A la sainte mémoire

DE MON AMI LE DOCTEUR RENAUD THURMAN

L'*Etoile* et toutes les revues nouvelles ont annoncé la désincarnation prématurée du Dr Thurman, membre de la Société Théosophique, décédé le 16 octobre dernier, dans un hôtel de Perpignan où il se trouvait de passage pour se rendre à Amélie-les-Bains.

S'il avait choisi cette station thermale pour y passer l'hiver, ce n'était pas seulement en vue de raffermir sa santé fort ébranlée par des épreuves de toute nature, par des labeurs incessants, par la perte cruelle de sa douce compagne et de cette autre moitié de son âme qu'il appelait son frère Dramard, — mais encore et peut-être surtout en vue de se rapprocher de moi et de poursuivre à deux, avec plus d'entrain que jamais, les chères études ésotérico-chrétiennes et sociales, auxquelles il se livrait, en ces derniers temps, avec une sorte de passion religieuse.

L'amour de la vérité nous avait fait nous rencontrer fortuitement à Lyon, où il avait été attiré, comme moi, il y a quatre ans, par le désir de s'initier à la doctrine carméléenne dont le soi-disant pontife se trouvait alors dans cette ville. — « Nous sommes victimes de la même mystification, me dit-il, dès qu'il eut vu les choses de près ; mais du moins nous avons eu le bonheur de nous connaître et de nous lier pour toujours dans une même foi, celle du *Christ-Esprit-Humanité*. C'est plus qu'il n'en faut pour nous dédommager de ce voyage inutile et de cette déception commune. »

Ce qu'il avait amassé de trésors de science occulte, non pas à Lyon, mais dans son commerce avec les meilleurs Théosophes, nul ne le sait mieux que moi, et il allait me livrer ce riche butin quand la mort l'a surpris, huit jours avant mon retour de Paris, et quand j'étais snr le point de venir le rejoindre.

Pour me consoler de cette perte, il me reste de lui, entre les mains, 76 lettres précieuses où j'ai déjà largement puisé en composant mon dernier livre, *Monde Nouveau*, et où je compte puiser plus encore dans l'avenir. C'est peu en comparaison des richesses morales, des recherches et des trouvailles ésotériques, dont il emporte le secret dans un autre monde, mais d'où ces biens nous reviendront, j'espère, sous forme d'inspirations et de suggestions, maintenant que sa personne astrale est libre de se communiquer à nous par les voies directes de l'esprit.

Je compte sur cette assistance invisible, qui certainement ne fera pas défaut à tous ceux qui poursuivent sur la terre la mission qu'il est allé continuer, lui, dans les régions supérieures.

Faisons des vœux pour que sa dernière œuvre, celle qu'il avait entreprise de concert avec son pieux disciple le docteur Pioda, je veux dire la ondation du *Monastère théosophique*, connue sous le nom de *Fraternitas*, soit couronnée d'un plein succès. On sait que ces deux grands amis de Dieu et de l'Humanité ont jeté les bases de cet édifice dans un site admirable, à Locarno (Suisse) avec le concours de la comtesse C. Wachmeister et de Franz Hartmann.

Puisse Mlle Laure Thurman trouver dans ces quelques lignes un adoucissement à la douleur que lui a causée la mort de ce frère auquel son cœur a voué un culte si touchant. Nous la prions de ne rien laisser perdre des notes et des manuscrits qu'il lui a légués et que nous serions heureux de pouvoir feuilleter un jour. L'abbé ROCA.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

Réponse à sa note publiée dans son numéro de décembre

Nos remerciements à tous les journaux qui ont bien voulu reproduire l'article de l'*Etoile* intitulé : *Echec et Mat à César dans le Vatican royal.*

Pourquoi faut-il que la brillante directrice de la *Revue Théosophique* ait cru devoir faire suivre cette insertion d'une Note où elle blâme notre sortie contre les abus du système romain ?

Voici ce qu'elle dit de l'Église ultramontaine : « Pour les petits, pour les humbles et les dé- « shérités de ce monde (c'est la grande majorité), « les enseignements de cette Eglise sont suffi- « sants..... On n'a pas le droit de les en priver. »

Mme la comtesse d'Adhémar est par trop bonne. *La grande majorité* n'est pas où elle la voit : les classes prolétaires, celles qui forment les trois quarts de nos populations, ne sont pas dans l'Eglise ; elles sont hors de l'Eglise. Cette noble et belle Américaine se croit peut-être encore dans sa patrie, où le temple ne désemplit pas, tandis qu'il se vide de plus en plus chez nous. On s'en échappe par toutes les portes, et *les petits*, *les humbles, les déshérités de ce monde* ne sont pas les derniers à s'en aller. Si cela continuait, toutes les bourgades de France présenteraient, dans vingt ans d'ici, le spectacle navrant qu'offrent déjà bon nombre de paroisses des environs de Paris et des diocèses limitrophes de la Seine, où l'on compte, pour toute assistance aux offices, un tondu et quatre pelés, à savoir : le prêtre à l'autel, le servant de messe, deux chantres et la servante du curé, — personnel salarié et dès lors obligé. En fait de vrais fidèles, zéro! *petits*, zéro! *humbles*, zéro ! *déshérités*, zéro !

Nous qui savons, pour l'avoir constaté *de visu* et sur place, dans l'Europe entière, et particulièrement chez les peuples de confession latine, ce qu'est devenue la religion, nous nous garderions bien de dire qu'il faut laisser les choses en l'état, car l'état présent c'est la dissolution complète des croyances et des mœurs, c'est la décomposition sociale, c'est la ruine et, à bref délai, la fin, *Finis Galliæ*, *finis Europæ*, *finis Ecclesiæ !*

Par la faute du Vatican royal, « ver rongeur de la Catholicité » comme l'appelle le Père Curci, les masses populaires se trouvent dans une situation infiniment plus grave qu'on ne se le figure dans les bureaux de la *Revue Théosophique.*

Ce que Mme la comtesse Gaston d'Adhémar a pris de bonne foi pour de la religion n'est pas cela du tout. Ici je ne dirai pas ce que c'est, car il y faudrait un trop long article. Je ne puis que répéter : *Ce n'est pas de la religion* ! On s'expliquera ailleurs.

S'il nous fallait attendre que la *Théosophie hindoue*, dont sa Revue est l'organe en Occident, vienne nous arracher aux abîmes qui s'ouvrent sous nos yeux, nous aurions le temps de sombrer mille fois sur les écueils vers lesquels nous filons à toute vapeur et voiles déployées. Le Salut religieux et social nous viendra d'ailleurs, et il est proche ! Il nous viendra du Christ, non pas du Christ vaticanesque au nom duquel se commirent autrefois toutes les horreurs de l'Inquisition, et se commettent de nos jours toutes les exploitations du sentiment religieux, mais du Christ-Esprit qu'annonce l'*Etoile messianique*, et que prêchent, à cors et à cris, les adeptes de la Kabbale Soharite, de l'ésotérisme évangélique et de la Théosophie Chrétienne. Et cette foi repose en nos cœurs sur des oracles certains dont voici l'un, en attendant l'interminable litanie des autres : « *Non aliud nomen sub cœlo datum est hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri, et non est in alio aliquo Salus.* » (*Act.*, IV, 12.)

L'abbé Roca.

La Rénovation et l'Unité Humaine

Petite revue mensuelle. Abonnement : 2 fr. 50 par an. Rue de Châteaudun, n° 39, à Paris. Directeur : Hippolyte Destrem.

Nous ne saurions trop recommander cette publication, très importante malgré son petit format et son prix modique, et qui, sous l'inspiration de son habile et savant dircteur, s'est donné sous les auspices de Fourrier pour objectif la régénération de notre pauvre société si égoïste, si inconséquente et si inhumaine. En relation d'amitié avec les grands penseurs de tous les pays, M. Hippolyte Destrem travaille avec une ardeur et un courage qui seront bien certainement couronnés de succès à l'inauguration de l'ère de la Paix Perpétuelle, pour l'Europe d'abord, pour tout le globe ensuite, par la *Justice Internationale.* Dans son numéro de novembre, il propose d'obtenir certaines réformes sociales urgentes par voie de pétition à la Chambre, lesquelles, si elles étaient acceptées, changeraient singulièrement en bien la face des choses, et éviteraient toutes les révolutions. En voici quelques-unes : 1° *le droit au travail*, réalisé régulièrement par la Colonisation pacifique à l'intérieur et à l'extérieur ; 2° *l'Etablissement de Factoreries générales et communales*, pour faciliter l'échange entre le producteur et le consommateur; 3° *l'Association nationale contre le non-écoulement des Produits*, afin d'établir l'équilibre entre la production et la consommation...; 12° *Institution des Pupilles de la Patrie*, pour faire remplacer par la société la famille qui manque aux enfants abandonnés...; 15° *l'Etablissement de l'Impôt Progressif sur les successions*, pour remplacer immédiatement les droits d'octroi et autres impôts antisociaux...; 22° *Institution des Tribunaux* d'honneur...; 25° *Institution du Progrès intellectuel et scientifique*...; 26° *Institution de l'hospitalité Nationale*, pour inviter les célébrités de tous les pays à se réunir chaque année en Congrès à Paris. — Ces quelques mots donneront une idée de la valeur de cette vaillante petite famille.

R. C.

Le Mouvement Théosophique

La première réunion ésotérique, qui a eu lieu, rue Turbigo, sous la présidence de Papus, s'est bornée à être une séance d'ouverture; mais elle n'en a pas moins été très intéressante par le discours de Papus qui, devant un auditoire de choix, a relaté les différents progrès de la science occulte dans la société moderne. L'orateur part de principes scientifiques pour renverser les théories des facultés modernes et édifier sur leurs ruines les doctrines de Lucas et de Vronski. Mais, pour se dégager du matérialisme, Papus ne possède qu'un fil bien ténu : la sensibilité féminine. Ce sont les femmes, dit-il, qui nous ramèneront à la croyance en le principe premier par tout ce que leur suggère le cœur, pressentiments, songes, etc. C'est à elle qu'appartient le xxe siècle... Et il termine en s'écriant : Plus de cultes, plus de miracles.

Etaient présents : Mademoiselle Wœska, MM. Stanislas de Guaita, Jules Lermina, Camille Chaigneau, Bouvery, Mauchel, Polti, Gary, Ely Star, Robert de la Villehervé, Rouxel.

Souhaitons à ces réunions le vif succès qu'elles méritent.

JULES BOIS.



L'ABBÉ GABRIEL ET HENRIETTE, SA FIANCÉE

SUITE

(œuvre inédite)

Je ne compris mes torts que longtemps après. Mes yeux s'ouvrirent à la lumière quand je vis, à la lueur des éclairs, en plein orage, dans quel abîme de malheurs j'avais jeté mon frère et entraîné tous les miens. Que Dieu me pardonne cet égarement, comme l'ont pardonné ceux qui en furent les premières victimes, Henriette et Gabriel d'abord, puis mon père et mon oncle Célestin, sans parler de mon cousin Elie et de Marthe, sa femme.

Qu'on juge de la facilité de mon triomphe dans cette folle équipée : quelle résistance pouvait opposer à ma volonté la volonté d'un enfant ? Pouvait-il concevoir d'autres désirs que ceux qui naissaient dans son âme sous le souffle de la mienne ? Il avait toute la foi, tout l'abandon de l'innocence.

Je le veux prêtre... Eh bien, il sera prêtre !

Les circonstances favorisèrent ce dessein au delà de mes espérances.

Un frère de ma mère, l'abbé Célestin, pour se reposer des fatigues du ministère paroissial, qu'il avait exercé durant plus de quarante ans, priait mon père, dans une lettre, de l'accueillir à la campagne que nous habitions, toute l'année, près de *** et de son lac. C'était bien triste en hiver ; mais quels dédommagements quand la belle saison nous ramenait les parents et les amis, avec les oiseaux, les fleurs, les fruits et les promenades tantôt sur l'eau, tantôt dans les bois, les prairies et les montagnes, où mugissaient les troupeaux et où grondaient les cascades.

Ce séjour plaisait, à toute époque, à mon oncle Célestin.

*
* *

Je ne sais si, depuis le patriarche d'Assise, jamais âme a vécu en communion plus intime avec l'âme de la nature, que cette âme de prêtre.

Doué de cet œil pur et lucide dont parle l'Evangile, il voyait toutes les créatures en Dieu et Dieu dans toutes les créatures. Grâce à la lumière *ésotérique* qui nous révèle le vrai sens des choses et qui les transfigure en nous les montrant par leur côté transcendant, dans la permanence de leurs essences, et non pas sous l'aspect fugitif de la *maya*, c'est-à-dire des formes illusoires et passagères, il attachait peu d'importance à ce qui captive d'ordinaire l'attention des *humanimaux* et des *parpaillots*. La mort, pour lui, n'était pas ce qu'elle est pour le commun des hommes. Il ne l'appelait pas du même nom que nous : — Elle n'est pas autre chose, disait-il, que la transformation, la spiritualisation de l'être humain.

L'idée qu'il se faisait de la femme, régénérée par l'Evangile et réhabilitée dans la Vierge Marie, la nouvelle Eve, s'élevait au-dessus de l'idée vulgaire autant que le ciel s'élève au-dessus de la terre. Elle était à ses yeux l'incarnation même de la grâce et de la douceur, de la sagesse et de l'amour. Un jour, il lui échappa de m'avouer qu'il était né *intuitif*.

Ce que d'autres deviennent après de longs efforts, par une laborieuse *initiation*, il l'était, lui, par nature, depuis le berceau, et de plus haut encore. J'ai su, mais trop tard, que le séminaire fut pour ce *voyant* une école de très peu de chose. « Je n'y apprends rien du tout, » écrivait-il dans son journal de deuxième année ; « au contraire, j'y perdrais tout, si, sous la lettre morte de cette dogmatique primaire et de cette exégèse rudimentaire, il ne m'était pas donné de découvrir, sur-le-champ et sans effort, l'*ésotérisme* très profond des textes sacrés, des formules canoniques, et des rites sacramentaires. »

Deux ans après, sur le point de sortir, désenchanté, de l'Ecole des Hautes Etudes ecclésiastiques

de Paris, il consignait cette note dans un de ses écrits : « Décorer cet enseignement mesquin du titre pompeux de « Hautes Etudes », c'est faire croire qu'il n'y a rien au-dessus de leurs piètres spéculations. Et le côté transcendant du christianisme ! sa face sociale, économique et positive, expérimentale et scientifique, ils ne la voient donc pas, ces aveugles ! ils ne la soupçonnent même pas ! Si le *Soleil du Royaume de Dieu*, dont Jésus annonça le lever sur la Planète Terre, et qui se cache encore sous le voile de nos Paraboles et de nos Mystères, ne vient pas illuminer bientôt notre merveilleux Dogme et transfigurer la Doctrine courante, Cousin aura eu raison de prédire la fin prochaine du catholicisme. Mais Cousin s'est trompé ; nos scribes et nos Docteurs se trompent gravement à leur tour : ils pèchent par ignorance. « *La nouvelle révélation de la Révélation* » prédite par le Christ et pressentie par Joseph de Maistre, par Chateaubriand et par tant d'autres, se fera ; elle se fera sans Rome, au besoin, malgré Rome et contre Rome ! Alors on saura ce qu'est la Religion de Jésus, ce qu'est l'Evangile, ce que furent ses premiers Apôtres et ce qu'ils ont consigné de Vérités sociales sous les formes exotériques de nos symboles religieux : « Le Christianisme pur, c'est le pur socialisme, le socialisme évangélique ! »

*
* *

J'aimais ce saint Prêtre, ce Voyant, ce Prophète, bien que ses vertus et son savoir ne me fussent pas connus alors, car, humble comme un enfant, il cachait sa haute valeur aux yeux de tout le monde et surtout auprès de ses supérieurs.

On comprendra avec quel empressement je répondis à mon père, lorsqu'il daigna me parler de la requête de mon oncle. — Mais c'est charmant, c'est à souhait ! m'écriai-je. Il vous fallait, à vous, un partenaire, le soir, pour vos parties de bésigue, en souffrance. Il me faut, à moi, une aide éclairée pour conduire à bonne fin l'éducation de Gabriel. La Providence nous envoie l'un et l'autre dans la personne de votre beau-frère.

Il n'en fallut pas davantage pour gagner cette cause.

Trois semaines après, le frère de ma mère s'installait au Chalet.

Je voyais là deux bénéfices pour moi : je n'aurais pas à me séparer de Gabriel avant son entrée au séminaire, — ce qui me donnait huit années de répit ; — et sa vocation qui ne faisait déjà plus doute pour personne (jugez donc, il allait avoir neuf ans !), cette chimérique vocation allait se trouver dans les conditions les plus favorables, sous la garde expérimentée d'un vétéran du sanctuaire.

Un malheur de famille vint compléter cet arrangement.

Une sœur de mon père, bien que catholique, avait épousé un pasteur protestant. Son mari, qu'elle avait perdu depuis trois ans, après quinze de mariage, lui avait laissé un fils unique. La destinée de cet enfant devait se confondre avec la nôtre, particulièrement avec celle de mon frère. Se sentant mourir, dans le commencement de ce mois d'octobre, ma tante fit appeler mon père, pour lui recommander cet innocent dont il était déjà le tuteur légal. — « Je te le confie ainsi qu'à Hortense, lui avait-elle écrit. Il sera bien, je le sais, près d'elle et près de toi, traité par vous deux comme un frère de Gabriel. Je mourrai contente, le sachant entre vos mains et avec son cousin. »

II. — ELIE.

Elie avait le même âge que Gabriel.

Dire de quels sentiments de compassion je fus saisie à la vue de ce débris vivant, jeté sur notre rive comme une épave de la mort, ne serait pas chose facile. Mon frère, dont les sympathies allaient toujours à l'unisson des miennes, l'accueillit avec une tendresse qui pénétra, pour s'en emparer tout de suite, l'âme sensible de l'orphelin. On verra plus tard quelle force devaient prendre, dans ces deux cœurs, les attaches de l'amitié et les liens du sang.

Elie retrouvait près de nous tout ce qu'il avait perdu, et de plus, ce qu'il n'avait jamais connu, un frère, un compagnon d'études, en même temps qu'un émule. Le ciel de cette âme d'enfant reprit bientôt la sérénité des beaux jours. Les orages du matin font peu de ravages dans la nature, et moins encore dans les cœurs. La saison des tempêtes ne fut jamais celle du printemps.

Il n'avait pas, du moins à mes yeux, les grâces de Gabriel ; mais il en avait l'innocence et l'enjouement. Ils rivalisaient d'intelligence et de vivacité. Dans leur cœur même limpidité, dans leur esprit même lucidité, dans leurs désirs mêmes goûts, mêmes inclinations.

A partir de cette heure, notre intérieur de famille offrit le tableau le plus ravissant ; notre existence, toute pleine du parfum des champs et des clartés du ciel, se déroula comme une délicieuse pastorale.

Qu'on me permette de m'attarder ici quelques instants pour cueillir les doux souvenirs de cette saison, la seule de ma vie qui soit exempte de remords pour moi et de souffrance pour nous tous. Il n'y a pas en d'autres fleurs pour moi, le long de ma voie douloureuse.

*
* *

Grâce à l'esprit vraiment évangélique de l'abbé Célestin, Elie put suivre librement la pente religieuse que le pasteur, son père, avait donnée de bonne heure à ses aspirations naissantes. La différence de communion ne créa aucune gêne dans nos actes de piété chrétienne. Qui se doutait, au Chalet, de ces divergences confessionnelles qui ne sont, peut-être, que des malentendus de la

foi, ou des créations de notre fanatisme et de notre orgueil? L'esprit de domination étouffe, dans le sanctuaire, le doux esprit de Jésus, et le serpent tue la colombe chez le prêtre dès qu'il monte au pouvoir. Malheur à ceux qui, pour assouvir leur ambition, ont fait d'un nid d'amour et de fraternité que devrait être la religion un gîte de guêpes, de frelons et de scorpions. Pour nous, simples de cœur, humbles et doux, nous étions tous d'accord et parfaitement unis dans la prière et dans cette grande charité du Père céleste, qui s'épanche sur tous les hommes, comme la lumière et la chaleur s'épanchent du soleil pour éclairer et pour réchauffer, sans distinction de race et de *credo*, tous les enfants de la famille humaine. Pour aller à Dieu et pour le voir, la route savante des insipides controverses ne valut jamais le chemin court et facile où marchent les âmes vraiment chrétiennes.

Dans notre parentage, où depuis trois siècles les mariages mixtes ont rapproché les cœurs et les ont comme fondus, il a toujours régné un grand esprit de tolérance et de liberté religieuse, avec une foi sincère chez tous, active, robuste et féconde en bonnes œuvres. Nous sommes disciples du Christ,— de la lignée de saint Paul et de saint Jean.

Je me suis souvent demandé si la *Tolérance* n'est pas la forme civile de la charité divine, comme la *Fraternité* semble en être la forme sociale.

Mais qu'ai-je à m'occuper de dissertations de ce genre? De plus doux passe-temps m'appellent. Je reviens à mes... agneaux.

Elie était doué des plus heureuses aptitudes en fait de choses saintes. « Cet enfant a tout l'air d'un prédestiné, » disait souvent mon oncle.

Pour ce qui regarde son éducation religieuse, la volonté du pasteur, son Père, était formelle, énergiquement exprimée dans le même testament qui conférait à mon père la tutelle de l'orphelin et l'administration de sa jolie petite fortune: « Vous respecterez chez Elie le premier de ses « droits, celui de sa conscience. J'entends que « cette âme s'élève sous l'œil de Dieu, libre de « toute autre influence que celle de la grâce, dans « la sainte loi du Christ. La religion protestante « et le saint ministère que j'y ai exercé ont fait « le bonheur de ma vie, comme ils font, à cette « heure, l'espoir et la consolation de ma mort. « Je voudrais pour mon fils cette double félicité. « Mais gardez-vous de lui rien imposer. Qu'on se « contente de lui dire cela, quand viendra pour « lui le moment de faire un choix libre, sous l'œil « de Dieu. »

Ce vœu demeura pour nous chose sacrée.

Et néanmoins qui aurait vu cet enfant, à genoux, près de son cousin, récitant les mêmes prières au pied du même autel, dans cette chapelle du Cottage, où ils servaient ensemble la messe catholique de mon oncle, ne se serait pas douté que ces deux chérubins allaient à Dieu par des voies différentes.

Je ne me souviens pas que jamais, ni dans leur adolescence, ni plus tard, quand le ministère paroissial les remit l'un près de l'autre, sur le même terrain, Gabriel dans la paroisse catholique, Elie dans la paroisse protestante de la même bourgade, je ne me souviens pas, dis-je, que jamais un mot de polémique religieuse se soit échangé entre ces deux ministres, — si ce n'est à l'heure terrible de nos désastres, sur la question du célibat *forcé*. Hélas! il fallut bien alors, malheureusement, rompre le silence et faire une battue, pour découvrir une voie de salut au milieu des ténèbres et des menaces de la tempête qui allait nous engloutir.

On me pardonnera tous ces détails; ils étaient nécessaires pour la parfaite intelligence des événements que je raconte.

III. — LEURS ÉTUDES.

Je dois ajouter pour ma satisfaction personnelle, — il y en a eu si peu, je l'ai déjà dit, dans ma triste existence, qu'on doit me passer encore celle-ci, la plus pure de toutes; — je veux donc ajouter que, pour soulager mon vieil oncle dans la tâche trop rude qu'il avait acceptée, je me fis moi-même son élève, afin d'être mieux en état de me faire le répétiteur de ses leçons auprès des enfants. Mon amour pour eux, surtout pour Gabriel, se plaisait à cela: il me rendait ingénieuse à leur faciliter l'étude, en mêlant sans cesse l'agrément des caresses aux austérités du travail. J'y trouvais largement mon compte: je m'instruisais pour mon idole, en même temps que je m'en assurais la possession pour longtemps.

Nous nous élevions ainsi tous les trois par la même culture, sous l'influence des mêmes idées. Je redevenais enfant, et avec cela je me sentais mère, au point de me demander si le cœur de celle qui donna le jour à Gabriel n'avait pas pris, dans ma poitrine, la place de mon cœur de jeune fille. On parle beaucoup, à notre époque, de *réincarnation*, et de *médiumnité*. Je ne sais pas, au juste, ce que les spirites entendent par ces mots; mais ce que je sais parfaitement, pour l'avoir lu dans l'Evangile et pour l'avoir appris de bonne source, c'est que, par l'intermédiaire des vivants, bien des esprits supérieurs remplissent ici-bas des missions providentielles, ou viennent s'acquitter de celles qu'ils laissèrent inachevées sur la terre. C'est ainsi que, d'après Jésus lui-même, « Jean-Baptiste vécut parmi nous dans l'*esprit* et la *vertu* d'Elie, » et que, dans ce même *esprit* et dans cette même *vertu*, d'autres vivront encore, en vue de préparer la seconde venue du Christ, son *avènement social et glorieux*. Parmi les hommes il y a plus de *médiums* qu'on ne pense: les uns le sont d'*esprits de lumière*, les autres le sont d'*esprits de ténèbres*.

Mais ce sont là des vérités qu'il ne m'appartient pas d'enseigner.

Gabriel faisait allusion aux soins qu'il avait reçus de moi à cette époque, quand il écrivait dans ses mémoires : « Elle nous appelait ses fils ; « elle avait bien raison, plus encore qu'elle ne « pensait : à l'instar du sein maternel, son cœur « digérait pour nous la nourriture trop forte que « nous servait l'abbé Célestin. En passant par sa « bouche, à elle, cette alimentation se convertis- « sait en lait, et nous le recueillions de sa lèvre « comme le nourrisson boit la vie aux blanches « coupes de la nature, dans les bras de sa « mère. Cette image est de saint Paul. »

Plus tard, quand nos études furent complétées par les habiles leçons de deux professeurs que mon père adjoignit à mon oncle, pour les sciences et pour la philosophie, nous allâmes tous les trois , les deux fils et leur mère, affronter ensemble les épreuves des deux baccalauréats, en France ; et nous rentrâmes au logis, le front ceint des mêmes lauriers. Mon père nous avait accompagnés à Lyon. Le jour de notre triomphe fut, peut-être, le plus beau de sa vie.

J'avais alors trente-cinq ans. Eux en avaient dix-sept. On ne savait que penser de nous à l'hôtel, et dans les salles de la Faculté. — Est-ce leur mère, est-ce leur sœur? se demandait-on. On crut généralement que j'étais une veuve consacrée par la mort de mon mari à l'éducation de ses deux jumeaux. On chuchotait cela presque à mon oreille, et je me gardais d'y contredire tant je prenais plaisir à cette erreur.

O trop rapides années de notre bonheur, vous touchiez à votre terme et ne deviez plus revenir !

Mais qui jamais soupçonna, dans les souriantes caresses de l'aurore, au printemps de la vie, les menaces de l'ouragan dont les fureurs sont sur le point d'éclater sous le ciel le plus pur ?

Le poète a bien raison :

> La crainte est de toutes les fêtes ;
> Jamais un jour calme et serein
> Du choc ténébreux des tempêtes
> N'a garanti le lendemain.

Nos disgrâces, ou du moins les signes précurseurs qui m'annoncèrent leur approche, datent du 5 octobre 187... Jour lamentable ! Il me rappela par ses tristesses la mort de ma mère, dont l'anniversaire n'était pas loin. Il est un de ceux où l'on a versé le plus de larmes dans le chalet. Mon père se désespéra. Malgré l'élévation de son âme, mon oncle était comme abattu. Tous nos serviteurs, dans la maison comme dans la ferme, paraissaient consternés.

L'heure de la séparation avait sonné.

A neuf heures du matin, le rêve avait cessé, l'enchantement s'était évanoui. Je me trouvai seule et comme anéantie dans ce cottage, jadis si plein de leur présence, maintenant silencieux et vide, seule entre deux vieillards aussi désolés que moi et parmi des gens de maison non moins tristes que nous.

Eux, la joie pour tous et la bénédiction, la vie de ce foyer et de cette campagne, venaient de prendre, en pleurant de leur côté, le chemin de l'avenir qu'ils avaient choisi, l'un, Elie, sous la libre impulsion de ses goûts personnels, l'autre, mon pauvre Gabriel, sous l'influence à jamais déplorable des idées que je lui avais soufflées au cœur.

Sa vocation n'était pas vraie !

Non, elle n'était pas vraie, du moins dans les fausses conditions qui lui étaient faites par la discipline de l'Eglise romaine, à l'encontre des saintes volontés du Père de la vie, et des canons de la primitive Eglise.

Il est certain qu'il avait le goût très vif des choses de la religion et des incomparables beautés du ministère catholique. Il penchait fortement vers l'autel ; mais à cette inclination sacerdotale il joignait une autre aptitude non moins prononcée pour cet autre sacerdoce qu'un sacrement, aussi, celui du mariage, institue dans le sanctuaire de la famille. Il était né prêtre à la manière antique et vénérable que prescrivait saint Paul, dans son épître à Tite, et que pratiquaient les évêques eux-mêmes, aux beaux temps des triomphes rapides de l'Evangile et des abondantes moissons du Christ.

Pauvre chère victime ! la main de ta sœur t'avait parée pour le sacrifice. « Petite mère » envoyait à l'autel de l'holocauste son Isaac, l'enfant de son cœur, son bien-aimé ! Et l'infortunée n'en savait rien !... (*A suivre.*)

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Il nous est donné avis que le 3[e] degré de la *Fraternité de l'Etoile* vient de se constituer, sous la direction de l'abbé Roca. Les membres qui forment le noyau de ce groupe sont des prêtres catholiques, aux yeux desquels s'est déjà montré merveilleusement le côté spirituel, *ésotérique* et social du christianisme.

Celui-ci leur apparaît comme la RELIGION centrale, solaire, éternelle, dont le fond se retrouve, voilé et plus ou moins altéré, dans toutes les religions positives du passé, dans tous les cultes officiels, dans toutes les philosophies et dans la plupart des mythes, des légendes et des traditions historiques.

Les adeptes du 3[e] degré dressent en ce moment le programme de leurs travaux. L'un d'eux, curé doyen d'une paroisse importante, propose à ses frères « de contracter, chacun

« pour son compte, un abonnement à une des « principales Revues de notre époque. Par un « roulement qui fera le tour du cercle, ces « Revues, après être passées par les mains « de tous les sociétaires, reviendront à leur « point de départ pour y former collection. » *Adopté.*

Un autre, docteur en Sorbonne, nous écrit : « Il serait avantageux de nous distribuer les « recherches selon le goût et les aptitudes de « chacun. Que les uns entreprennent ouver- « tement une étude approfondie des écrivains « de l'Ecole alexandrine; les autres, de l'Ecole « lyonnaise : à celui-ci Origène, à celui-là « Clément d'Alexandrie, à un troisième, à un « quatrième, etc., Denis l'aréopagite, Irénée, « ou tels et tels autres grands personnages de « l'Eglise primitive. Les *Agnostiques* romains « verront de la sorte l'importance qu'avait, « aux yeux des premiers évêques, l'*ésotérisme* « chrétien.

« Que d'autres frères publient les terribles « remontrances de Pierre Damien, de saint « Bernard, de Barthélemy des Martyrs et de « tant d'autres, contre les papes et les prélats « peu saints de la sainte Eglise de Jésus- « Christ. Le Verbe est en nous captif; libé- « rons-le et libérons-nous nous-mêmes ! Mais, « pour qu'il soit mieux écouté des sourds « volontaires, des routiniers et des ennemis- « nés de toute rénovation religieuse, faisons « parler à ce Verbe le langage des pères que « même ces non-fils respectent. » *Adopté.*

Dès aujourd'hui, les frères du 3e degré sont priés de déclarer à l'abbé Roca (château de Pollestres, par Perpignan, Pyrénées-Orientales) le choix qu'ils font, et de lui dire si leur nom doit être publié dans l'*Etoile*, ou s'ils désirent garder l'*incognito*, pour ne pas encourir les disgrâces des proconsuls romains qui mènent leurs diocèses à la baguette et font marcher les prêtres à coups de crosse.

Au reste, cet appel ne s'adresse pas aux ecclésiastiques seuls. Tous les laïques qu'a déjà visités l'Esprit nouveau et qui se sentent appelés à l'apostolat du Christianisme social sont invités à grossir les rangs des ésotéristes chrétiens. Dans l'ère qui s'ouvre, l'Eglise cessera d'être cléricale et deviendra sociale, universelle et vraiment catholique. Tout homme sera prêtre, et nul n'aura plus à dire à son frère : *Instruis-moi sur les voies de l'Eternel, car tous seront enseignés de Dieu lui-même : « Et erunt omnes docibiles « Deo » Gens sanctà, Regale sacerdotium.* »

L'Etoile.

PARTICIPATION A L'ŒUVRE DE *L'ÉTOILE*

DONS GRACIEUX

NOMS DES SOCIÉTAIRES	SOMMES REÇUES	SOMMES DÉPENSÉES	BRANCHE VAUCLUSIENNE DE LA FRATERNITÉ — SOMMES REÇUES	BRANCHE VAUCLUSIENNE DE LA FRATERNITÉ — SOMMES DÉPENSÉES
EN CAISSE. . .	83 fr. 15	1 fr. 85		»
René Caillié, sa cotisation pour la Branche Vauclusienne de la Fraternité de l'Etoile. .	»	»	5 fr.	
Lady Caithess, duchesse de Pomar, directrice de l'AURORE.	60 fr.			
Alber Jhouney, pour le supplément du n° 12 de l'ETOILE.	50 fr.			
Docteur *Alfred Pioda*, de Locarno	10 fr.			
M. Augustin Chaboseau, de Clamart. . . .	5 fr.			
M. Prud'homme, du Havre	6 fr.			
Baronne Adelma de Vay, pour la publication de son manuscrit : LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES ENTRE LA TERRE ET LE SOLEIL. .	25 fr.			
Supplément du n° 11 de l'ETOILE.	»	37 fr. 60		
TOTAUX. . .	239 fr. 15	39 fr. 45	5 fr.	»
AVANCES. . .	199 fr. 70	»		

AVIS A NOS LECTEURS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'une grande Nouvelle humoristique, *Désincarné*, due à l'élégante plume d'un de nos amis, officier d'artillerie (dont nous sommes à regret obligé de taire le nom), qui depuis quelque temps fait des Séances occultes son étude favorite. P. Noël ne sera que son pseudonyme. R. C.

TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

(*De mars* 1889 *à mars* 1890)

SOMMAIRE DU NUMÉRO 8 D'OCTOBRE

SOMMAIRE DU NUMÉRO 9 DE NOVEMBRE

SOMMAIRE DU NUMÉRO 10 DE DÉCEMBRE

SOMMAIRE DU NUMÉRO 11 DE JANVIER

SOMMAIRE DU NUMÉRO 12 DE FÉVRIER

Le Directeur-Gérant: RENÉ CAILLIÉ. TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

FRATERNITÉ DE L'ÉTOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons cherché à éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous cherch[illegible] d'abord, comme on le verra, à réunir, dans u[illegible]aste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans [illegible]e famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix extérieure et l'illumination d'en haut. Après, une nouvelle sélection réunit ceux des Spiritualistes intuitifs qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes fixes, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part [illegible] liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait apostiller par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante (1) : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères du premier degré de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans les études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois en outre que l'homme qui vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères du second degré de l'Etoile pour travailler avec eux à développer en nous la faculté d'intuition.*

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères du troisième degré de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.*

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient et que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. Avec les frères du quatrième degré de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et à préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres du groupe de l'Etoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les souscripteurs donc nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds donnés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront le bureau.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent contre la somme de   , recevoir l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile représente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième ; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

(1) M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité accusera réception de la déclaration.